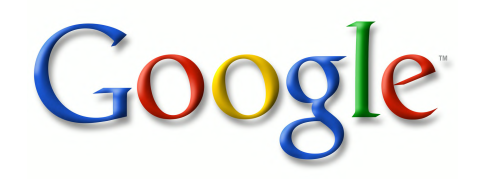
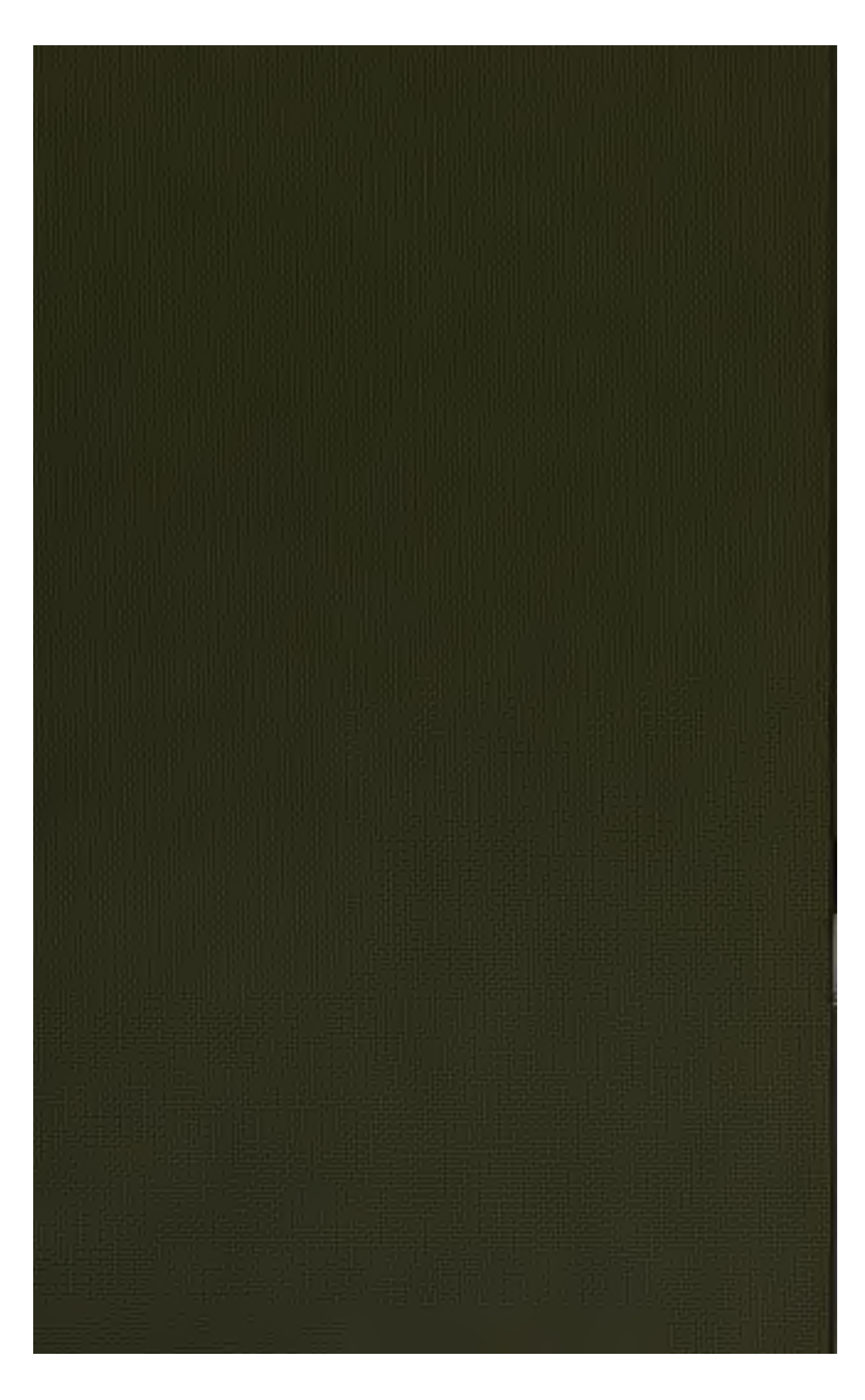
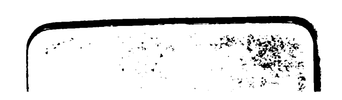





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



LA

SECONDE JEUNESSE

Paris. — Imprimerie de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

LA

SECONDE JEUNESSE

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES ET EN PROSE

PAR

MARIO UCHARD

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 27 avril 1859.

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

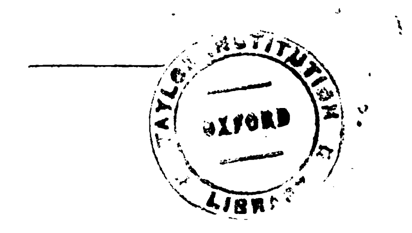
A. BOURDILLIAT ET Cᵉ, ÉDITEURS

1859



PERSONNAGES

MONSIEUR DE LIRMAY, quarante-huit ans	MM.	BRINDEAU.
JULIEN DE NAREUIL, trente-deux ans.		LAFONTAINE.
ROBERT, gendre de Lirmay, trente-deux ans		FÉLIX.
ROLAND, oncle de Robert, quarante-huit ans		PARADE.
GEORGES DE LIRMAY, fils de Lirmay, vingt ans		LAMBERT.
DUPRAT, notaire		NERTANNE.
JEAN, domestique		ROGER.
MADAME DE LIRMAY, trente-sept ans.	Mmes	FARGUEIL.
RENÉE DE NAREUIL, vingt-trois ans.		JEANNE ESSLER.
ANNA, femme de Robert, dix-huit ans.		LAGRANGE.
MADAME RENAUD		MARIE BERTONI.
CLARA, femme de chambre de Renée.		ALEXANDRINE.



LA

SECONDE JEUNESSE

ACTE PREMIER

Un salon chez Robert, à Auteuil. Portes au fond, ouvertes sur un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE

ROLAND, ROBERT, MADAME DE LIRMAY, ANNA.

ROLAND, lisant un journal.

« Ne cherchons pas plus loin les causes de la démoralisa-
» tion générale, la littérature a tout fait. »

ROBERT.

Voyez-vous cela !

ROLAND, continuant.

« Elle a tué tout instinct respectable, corrompu tout prin-
» cipe religieux, détruit tout sentiment patriotique, sapé... »

ROBERT.

Très-bien ! beau style !

ROLAND.

N'est-ce pas?... (Reprenant.) « Sapé les bases de la famille. » La société chancelle. — C'en est fait des vertus de nos » pères. » (Parlé.) Voilà qui est bien pensé. (Reprenant.) « Le » veau d'or est le dieu du jour. La société se meurt, la so- » ciété est morte! »

ROBERT.

De profundis! — Prenons jour pour l'enterrer.

ROLAND.

Tu ris, toi. — Tu trouves cela drôle.

ROBERT.

Croyez-vous, mon oncle, que je vais allumer une lanterne, parce qu'un rêveur m'affirme qu'il fait nuit en plein midi?

ROLAND.

Nieras-tu que les mœurs ne se relâchent de jour en jour? Ah! du temps de nos pères!

ROBERT.

Quels pères? — Ah! j'y suis. Ceux du temps de Louis XV; ou ceux du Directoire.

ROLAND.

Mais...

MADAME DE LIRMAY.

Robert a raison, mon cher Roland. Il y a encore de nobles sentiments et de belles choses dans ce monde. Non, croyez-le, tous les dieux ne sont pas partis.

ROLAND.

Mais, regardez donc un peu les tableaux de mœurs qu'on voit sur vos théâtres.

ROBERT.

Hé! c'est le roman de la vie et non la vie!

ROLAND.

Tu vois tout en beau, toi! — Tu as un heureux caractère.

ROBERT.

Pour mon usage, il vaut mieux que le vôtre. Vous ne voyez que le mal, j'aime mieux ne voir que le bien, c'est plus gai et au fond... plus vrai. Je jouis de la vie; vous, avec votre esprit inquiet, vous la subissez... Vous êtes riche à millions, vous pourriez être libre, heureux, tranquille à Paris, près de nous, et vous vous enterrez à Marseille. Vous vous rivez volontairement au métier de banquier, vous vous verdissez les mains à toucher des écus. Pouah!

ROLAND.

Hé! les écus ont du bon.

ROBERT.

C'est salissant!... J'en ai .. je les dépense, mais je n'y touche jamais.

ROLAND.

Ah! si tu n'avais pas trente mille livres de rente!...

ROBERT.

Ce n'est pas ma faute!

ROLAND.

Oh! non, certes! et si ton père ne te les avait pas laissés, nous verrions ce que tu dirais de ce monde qui te plaît tant.

ANNA, à Robert.

Monsieur le philosophe... mon peloton, s'il vous plaît?

ROBERT, ramassant le peloton.

Oh! mon Dieu! ce monde, je ne le défends pas à outrance, je le prends comme il est; j'accepte en riant les ennuis sans maudire le temps ni les hommes; je me console du mal, qui me fait admirer le bien.

ROLAND.

Le diable m'emporte, tu bénirais le ciel d'avoir mis des épines aux buissons de roses !

ROBERT.

Non, mais je le bénis d'avoir mis des roses aux buissons d'épines, et en dépit des pessimistes, oui, j'aime mon temps! Que vient-on nous chanter de notre décadence? Notre armée a-t-elle jamais été plus brave, la science plus avancée, le pays plus puissant?... Hé, donc! nous valons encore nos pères!

ROLAND.

Enfin, tranchons le mot, tu es fier d'être Français.

ROBERT.

Hé, oui, j'en suis fier! et vous aussi.

ROLAND.

Je ne dis pas.

ROBERT.

Eh! le voilà, le vice de notre temps, c'est cette mode de railler tout bon sentiment et d'afficher le dégagement de toute croyance. — Il faut presque du courage pour oser dire tout haut qu'on croit en Dieu, qu'on aime sa mère... ou son pays. — Mais tout cela n'est qu'à la surface... Grattez un peu, vous trouvez le cœur.

ROLAND.

Je ne dis pas, je ne dis pas.

ROBERT.

Devant le monde, chacun joue son petit rôlet de blasé, raillant l'amour, l'amitié, la famille, mots devenus ridicules et vides de sens; mais sans témoins, l'un croit à l'amour d'une courtisane qu'il paye; l'autre, qui vient de blasphémer la famille, hâte le pas pour embrasser sa mère avant qu'elle ne s'endorme.

ROLAND.

Je ne dis pas, je ne dis pas.

ROBERT.

Fanfaronnade de vice et rien de plus.—Tenez... il était une fois un roi nègre qui, faisant faire son portrait, voulait qu'on lui fît la peau blanche. Eh bien, notre génération, elle, veut absolument qu'on lui fasse la peau... non... la conscience noire...

ANNA.

Ciel! que mon mari parle bien! Maman, l'as-tu entendu?

MADAME DE LIRMAY.

Moqueuse! ce qu'il dit fait son éloge. On suppose difficilement le mal, quand on est bon.

ANNA.

Oh! pour bon, c'est une autre affaire... Il parle mieux qu'il n'agit.

ROBERT.

Qu'ai-je encore fait, mon Dieu?

ANNA.

Venez ici! Que t'ai-je demandé ce matin, quand tu es parti pour Paris?

ROBERT.

Aye!... j'ai oublié!

ANNA.

Oublié!

ROBERT.

Prends ma tête!

ANNA.

Criminel! à genoux! Veux-tu te laisser battre?... (Ne pouvant réussir à lui tordre les doigts.) Je plaide en séparation!

ROBERT, d'un ton soumis.

Allons... bats-moi.

ANNA, l'embrassant.

Oh! hypocrite! (A sa mère.) Hein?.. comme il me traite!

MADAME DE LIRMAY.

Mais qu'est-ce donc?

ANNA.

Ma mère, telle que tu me vois, je suis tout uniment la plus malheureuse des femmes. J'ai demandé à mon mari le dernier livre traduit par ma chère Renée...

MADAME DE LIRMAY, subitement troublée.

Mon enfant!...

ANNA.

Hein?

MADAME DE LIRMAY, dissimulant son trouble.

Ces ciseaux que tu tenais... j'ai cru que tu te blessais... Ah! il y a un nouveau livre de Renée?... Elle a du talent... les traductions que j'ai lues d'elle... sont remarquables.

ANNA.

Eh bien! ce livre, il l'a oublié.

ROBERT.

J'irai te le chercher demain.

ANNA.

Je m'adresserai à d'autres plus aimables, à mon oncle... il ne l'oubliera pas, lui.

ROLAND, avec embarras.

Moi?..? mais... je ne sais... pas... si...

ANNA.

Me refuserez-vous aussi ?

ROLAND, de même.

Non... si... c'est-à-dire, avec plaisir.

ANNA.

Mais qu'avez-vous donc ?... Ah ! j'oubliais que le nom de Renée vous trouble toujours.

ROLAND.

Moi?... non.

ANNA, d'un air fin.

Heu !... je vous soupçonne d'avoir eu une passion cachée pour elle.

MADAME DE LIRMAY.

Tais-toi donc.

ANNA.

Mais, maman, mon oncle est encore jeune ; j'avais rêvé autrefois de les marier ensemble. Il est fort riche, elle est sans fortune... Ils se convenaient on ne peut mieux.

ROLAND, à demi-voix, à Robert.

Fais-la donc taire!

MADAME DE LIRMAY.

Ah ! il est deux heures, ton père arrivera peut-être par ce convoi. Veux-tu venir au-devant de lui ?

ANNA.

Oui, allons. (A Roland.) Avouez que vous la regrettez.

MADAME DE LIRMAY.

Viens donc !

SCÈNE II

ROLAND, ROBERT.

ROLAND, *tombant assis sur une chaise.*

Ouf !... défends donc à ta femme de jamais prononcer ici ce nom de Renée, elle me met dans des transes... horribles.

ROBERT.

Si vous croyez qu'on fait taire une femme sans lui donner les raisons du silence qu'on lui demande...

ROLAND.

Mais moi je suis sur le gril... Il me semble toujours que ta belle-mère va deviner...

ROBERT.

Oh ! elle est à mille lieues de soupçonner son mari...

ROLAND.

Mais enfin, elle me soupçonne, moi, qui ai servi de paravent à ce diable de Lirmay.

ROBERT.

Comment, vous ?

ROLAND.

Oui, moi... C'est agréable, pour un homme qui a quelque pudeur !

ROBERT.

Mais j'ignorais...

ROLAND.

Parbleu !... l'affaire est restée secrète entre Lirmay, sa

femme et moi ; cela s'est passé il y a deux ans... avant ton mariage.

ROBERT, s'asseyant près de Roland.

Bah !... Contez-moi donc ça.

ROLAND.

Tu sais que ton beau-père a fait de Renée... sa maîtresse... C'est joli, hein ? — Et tu soutiens les mœurs, toi !... Enfin !

ROBERT.

Mon Dieu ! pour vous plaire... je conviendrai volontiers que j'ai un beau-père... un peu vif.

ROLAND.

Tu me fais bouillir, avec ton sang-froid ! En vérité... on dirait que je te parle des amours... du Grand Turc !

ROBERT.

Non, non ! quoique, à la rigueur... on pourrait... Enfin, continuez...

ROLAND.

Eh bien ! tu sais aussi que Renée a demeuré quelque temps chez madame de Lirmay ?

ROBERT.

Oui, c'était une amie de pension de ma femme...

ROLAND.

C'est cela. Elle était sans famille, sauf un cousin, qui, allant chercher fortune en Amérique, était heureux de lui trouver un asile. Renée était jolie. Ton beau-père, qui a des principes... comme un singe... fit naturellement le galant près d'elle... Elle était vive, ardente, romanesque, il trouva amusant d'en faire son camarade. — Il l'emmenait galoper tout le jour à travers bois... ou bien, c'étaient des rêveries

nocturnes dans le parc... sous prétexte d'admirer les astres et de réciter des vers à la lune...

ROBERT.

Pauvre lune !

ROLAND, se fâchant.

Sois donc sérieux !... En somme, on ne pouvait leur reprocher que des extravagances. Mais, une nuit, au retour d'une de leurs escapades, madame de Lirmay les surprit.

ROBERT.

Ah ! et qu'arriva-t-il ?

ROLAND.

Tu vas le voir. Je me trouvais ce jour-là au château. Je dormais comme un homme paisible. Ton diable de beau-père, que rien ne démonte, me réveille en sursaut à quatre heures du matin, me raconte l'affaire, ajoute que, par bonheur, il a eu le temps de s'enfuir, sa femme ne l'ayant pas reconnu dans l'obscurité... à tout hasard, il lui a dit que j'étais le galant.

ROBERT.

Dame, en tout cas, c'était le mieux.

ROLAND.

Ah ! tu trouves cela tout simple ?... Renée était au désespoir, sa justification lui semblait impossible, elle avait perdu la tête, voulait partir, n'osant plus reparaître devant madame de Lirmay. Bref, il fallut me lever à l'aurore...

ROBERT.

Comme un homme vertueux !

ROLAND.

Hum !... comme un chevalier errant ou comme un somnambule, enlevant la belle, qui, de toute façon, ne pouvait

plus demeurer au château.— Après cette algarade, je restai un an sans oser me présenter chez ta belle-mère, et je n'y rentrai que le jour de ton mariage. — Maintenant, juge un peu du plaisir que j'éprouve quand ta femme prononce ici ce nom terrible.

ROBERT.

Bon, j'arrangerai cela... Et que fîtes-vous de Renée?

ROLAND.

Je la conduisis à Paris. —Lirmay, qui est capable de tout... même du bien!... voulut, en galant homme, réparer le mal dont il était cause, et, pour lui faire accepter sa protection, il lui persuada qu'elle pouvait se créer une position indépendante. Elle savait l'anglais, il lui promit de lui faire gagner sa vie en faisant des traductions de poésies ou de romans. Elle se mit courageusement à l'œuvre. Seulement, tu comprends, ils se voyaient chaque jour: c'était jouer avec le feu. Il l'aima, se fit aimer, et six mois après... Et tu dis que ta belle-mère n'a jamais eu aucun soupçon ?

ROBERT, *sérieux.*

Oh! quant à cela, c'est un mystère que personne n'approfondira jamais; tous les martyrs ne sont pas inscrits au calendrier, mon oncle. On n'a jamais entendu madame de Lirmay se plaindre, elle adore son mari, lui sourit dès qu'il arrive, et témoigne en toute occasion une foi inébranlable en lui; c'est là tout ce que je sais.

ROLAND.

En voilà un que les préjugés n'ont pas gêné et qui porte gaiement sa vie! un mortel selon le siècle! Un Lovelace!... un Brummel!... un... Elleviou!

ROBERT.

Que voulez vous? Après une jeunesse comme la sienne, on se résigne difficilement à vieillir; et puis, il est à cet

âge qu'on appelle l'été de la Saint-Martin... âge terrible!

ROLAND.

Ce qui m'étonne, c'est qu'il inspire encore des passions comme à vingt ans.

ROBERT.

Eh ! mon oncle ! la plupart des filles séduites le sont par ces originaux-là, des jeunes gens de quarante-cinq ans... et plus. — Un mauvais sujet est toujours dangereux pour les femmes ; c'est comme un miroir à alouettes, où toutes veulent regarder, ne fût-ce que pour savoir comment les autres se sont prises. Richelieu se faisait aimer à soixante ans... Mon beau-père a encore douze ans devant lui.

ROLAND.

S'il n'est pas ruiné auparavant.

ROBERT.

Quoi ! Renée est-elle fille à le ruiner ?

ROLAND.

Elle ? Ah bien oui ! Elle est charmante ; elle vivrait comme un oiseau, perchée sur une branche. Pourvu qu'elle rêve, le reste lui importe peu ; elle ne sait rien de la vie réelle. Lirmay, sous prétexte de lui épargner l'ennui des détails vulgaires, s'est chargé de diriger sa maison, et comme il est moins souvent chez lui que chez elle...

ROBERT.

Cela lui fait deux ménages. — Mais alors, il doit faire des dettes ?

ROLAND.

S'il en fait ?... Comme un jeune homme ! Il me doit déjà vingt mille francs, à moi. — Avant de connaître Renée, il avait déjà fort endommagé sa fortune avec des danseuses... des figurantes... que sais-je ? — Quel drôle d'animal que l'homme !

En voilà un qui est doué d'un esprit juste, droit; il a une femme adorable, il l'aime...

ROBERT.

Eh! mon Dieu, oui... il aime sa femme et il la trompe. Que de maris font comme lui!...

ROLAND, voyant paraître Lirmay.

Tiens! le voilà.

SCÈNE III

ROBERT, ROLAND, LIRMAY.

LIRMAY, entrant éperonné, une cravache à la main.

Bonjour.

ROBERT.

Tiens! vous êtes seul?

LIRMAY.

Tout seul.

ROLAND.

Tu n'as pas rencontré ta femme et ta fille? Elles sont allées au-devant de toi au chemin de fer.

LIRMAY.

Ah! il faut faire courir après elles...

ROBERT.

A l'instant. (Il va au fond et fait signe à un domestique qui vient prendre ses ordres.)

ROLAND.

Mais comment es-tu venu?

LIRMAY.

Je suis venu à cheval.

ROLAND, avec admiration.

A cheval! Mais il y a trois lieues de Paris à Ville-d'Avray!

LIRMAY.

Eh bien! trois lieues, la belle affaire!... c'est une promenade.

ROLAND.

Effectivement... Ce diable-là sera toujours jeune!

LIRMAY.

Je le suis.

ROLAND.

Tu l'es... comme moi.

LIRMAY.

Allons donc!

ROLAND.

Dame! au collége, nous étions du même âge.

LIRMAY.

Bon... dans ce temps-là.

ROLAND.

Ah! c'est charmant!... Mais j'ai quarante-huit ans...

ROBERT.

Si jeune?

ROLAND.

Tu m'ennuies. (A Lirmay.) Et tu les as comme moi.

LIRMAY.

Il doit y avoir erreur!

ROLAND.

Nous sommes de 1810. . compte...

LIRMAY.

A quoi bon ? je ne compte pas !... Irai-je faire comme ces gens qui consultent l'almanach pour prendre la flanelle au temps froid ? — Je me sens jeune, je le suis... L'âge est pour les sots. Notre jeunesse est en nous, mon cher.

ROLAND.

Avec les rhumatismes.

LIRMAY.

Parle pour toi.

ROLAND.

Oh ! parce que j'ai quelques cheveux gris qui me vieillissent.

ROBERT.

Il vous siéent bien.

ROLAND, à Robert.

Tu m'ennuies ! (A Lirmay.) Mais je ne me suis pas épuisé dans une vie orageuse, moi ; je suis robuste, et conservé comme...

ROBERT.

Comme un homme vertueux.

ROLAND.

Tu m'ennuies !...

LIRMAY.

Farceur... hypocrite ! — J'en ai des nouvelles de ta vertu.

ROLAND, se fâchant.

Voyons donc.

LIRMAY, à Robert.

Mon cher ! il faut que vous sachiez qu'il est en train d'écorner votre héritage.

ROBERT.

Comment cela ?

ROLAND, à Lirmay.

Tais-toi donc !

LIRMAY, à Roland.

Ne rougis pas, mon jeune ami. (A Robert.) Oui, Robert, ce bon saint se rattrape de son temps d'abstinence... avec la plus jolie diablesse...

ROBERT.

Vraiment, mon oncle ?

ROLAND.

Va te promener.

LIRMAY.

Pourquoi t'en défendre ? Tu as passé ta vie sans rire, derrière un comptoir ; les passions t'arrivent, paye ta dette à la vie. — La folie est une conscription, qui vous prend tard, quand elle ne vous a pas pris tôt. — Paye ta dette, réfractaire.

ROBERT.

Oui, payez vos dettes.

ROLAND, à Lirmay.

Oh ! toi, tu ne l'as pas été réfractaire... tu as même gagné de fameux chevrons !

LIRMAY.

Moi, je suis remplaçant pour les jeunes qui s'exemptent.

ROLAND.

Quel fou ! — Mais tu as bien besoin de parler de cela devant lui...

ROBERT.

Mon oncle, vous êtes garçon... je vous donne mon consentement.

LIRMAY.

Là, tu le vois... Pourquoi nierais-tu?...

ROLAND.

Peuh!... Je ne nie pas. (Modestement.) Eh bien! oui... j'ai... une petite liaison.

ROBERT.

Si elle est petite.

LIRMAY.

Il est encore farouche, mais je l'ai livré à de bonnes âmes qui le forment, qui le font dîner, souper en compagnie aimable.

ROLAND.

C'est pourtant vrai!... J'ai soupé cette nuit aux Frères-Provençaux... avec des demoiselles d'Opéra!... Quel monde!... ça fait frémir!... Je m'amuse... beaucoup, mais... je frémis!

ROBERT.

Pour rassurer votre conscience.

LIRMAY.

Seulement, prends garde, mon cher. Coralie est une fine mouche... fine... à passer par le trou de la serrure d'une caisse et à s'y installer.

ROLAND.

Oh! quant à cela, je suis malin!... je suis de Marseille!

LIRMAY.

Oui, mais Coralie est de Paris.

ROLAND, avec candeur.

Ah! tu te trompes bien. C'est une bonne petite fille très-simple...

LIRMAY.

Innocent!... Je la connais.

ROLAND.

Mais, moi aussi !

LIRMAY.

Mais... je la connais... mieux que toi.

ROLAND, se fâchant.

Comment, mieux que moi? mieux que moi?... Tu m'ennuies! Pourquoi donc ne la connaîtrais-je pas... autant que toi?

ROBERT, d'un ton de conciliation comique.

Allons, allons, vous la connaissez bien tous les deux.

LIRMAY, à Roland.

Ne te fâche pas!... Chut!... voici des oreilles chastes!

(Entrent Anna, Georges et madame de Lirmay.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME DE LIRMAY, ANNA, GEORGES.

ANNA.

Ah ! père, te voilà ! nous avions si grand'peur que tu ne vinsses pas.

LIRMAY.

Laisse-t-on passer le jour de naissance de sa fille chérie sans venir l'embrasser? Quelles belles couleurs roses! Robert, je vous ai donné la plus jolie femme de Paris.

ANNA, à Robert.

Tu l'entends.

LIRMAY, à madame de Lirmay.

Bonjour, chère. (A Georges.) Te voilà, Georges.

ANNA.

Méchant!... huit grands jours sans venir nous voir!

MADAME DE LIRMAY.

Eh bien! ne va-t-elle pas gronder son père?...

LIRMAY.

Elle a raison. (Lui donnant un écrin.) Tenez, fille grondeuse! vous voyez du moins qu'on pense à vous.

ANNA.

Oh! les jolis brillants!

LIRMAY, à sa femme.

J'en ai pris de pareils pour toi.

MADAME DE LIRMAY, prenant un autre écrin qu'il lui donne.

Oh! mon ami... tu te ruines.

LIRMAY.

Bah! une bagatelle.

ANNA, à sa mère.

Ne gronde pas, à ton tour.

MADAME DE LIRMAY.

Oh! il est si bon!

ROBERT, à Roland à demi-voix.

Les hommes qui se ruinent sont toujours bons... pour les femmes.

ANNA, à Lirmay.

Nous restes-tu jusqu'à demain?

LIRMAY.

Non!... et même je serai forcé de vous quitter de bonne heure.

ANNA.

Ah! c'est ennuyeux!

LIRMAY.

Chère enfant, cela me contrarie fort, je t'assure, mais j'ai un engagement sérieux. Ce soir, au club, on reçoit lord Wilmore; je suis son parrain, et je ne puis lui faire défaut.

ANNA.

Je ne te laisse pas partir.

MADAME DE LIRMAY.

Eh bien, encore? Enfant, il est des soins importants que le monde impose à ton père, il ne peut pas vivre sans cesse près de nous. (A Lirmay.) Pardonne-lui, nous l'avons gâtée.

LIRMAY.

Pauvre amie, je regrette de ne pouvoir rester, mais...

MADAME DE LIRMAY, avec simplicité.

Bon. Moi, je te remercie d'être venu.

ANNA.

Allons, mon oncle, venez m'aider à faire ma moisson de fleurs et à cueillir notre dessert.

ROLAND.

Allons.

ANNA, à madame de Lirmay.

Viens-tu, maman?

MADAME DE LIRMAY.

Tout à l'heure; laissons ton père se reposer.

ANNA, à Robert.

Et vous, monsieur?

ROBERT.

Tu m'emmènes?

ANNA.

Je vous fais cet honneur. Allez, marchez devant.

ROBERT, riant.

Quel despote ! (Ils sortent.)

SCÈNE V

LIRMAY, MADAME DE LIRMAY, GEORGES.

MADAME DE LIRMAY.

Comme tu as chaud. (Elle lui essuie le front.) Je suis sûre que tu as encore monté ce démon de Trilby.

LIRMAY.

C'est mon cheval le plus vite et... je venais te voir, ma chère.

MADAME DE LIRMAY.

Oh ! oui, un madrigal... pour couvrir ton imprudence. — Ce cheval me fait peur.

LIRMAY.

Ah ! pauvre amie !... Mais je le vendrai, alors...

MADAME DE LIRMAY.

Non, je sais que tu y tiens ; mais pourquoi t'exposer en le dressant toi-même ?

LIRMAY.

Trembleuse !... Tiens, demande à Georges s'il l'effrayerait ?

GEORGES.

Il n'est pas si dangereux qu'il le paraît.

LIRMAY, à Georges.

Et toi! philosophe... je ne t'ai pas vu à Paris, cette semaine?

GEORGES.

J'y suis allé chaque jour, mais je ne t'ai pas trouvé chez nous.

LIRMAY.

Est-ce que tu te ressens toujours de ta rage de diplomatie?

GEORGES.

Mais, père, que veux-tu que je fasse de mon temps? Par nos relations de famille, je puis me créer un avenir...

LIRMAY.

Je ne saurais te blâmer, mon ami, si c'est ta vocation...

MADAME DE LIRMAY.

Moi, au contraire, je l'y encourage. La valeur d'un homme est toute, aujourd'hui, dans son mérite personnel; seulement, gronde-le. Ne veut-il pas nous quitter?

LIRMAY.

Nous quitter?

GEORGES.

Je puis obtenir une place à l'ambassade de Madrid.

LIRMAY.

Quelle idée, mon cher, mais je m'y oppose formellement.

MADAME DE LIRMAY.

Tu le vois.

GEORGES.

Pardonne-moi d'insister, père, mais j'ai des raisons sérieuses...

LIRMAY.

Peuh! les raisons sérieuses de ton âge... l'envie de voir

du pays. Eh bien ! fais un voyage d'un mois en Espagne.

GEORGES.

Non... C'est une position, que je recherche.

LIRMAY.

Une position ! à vingt ans ?

MADAME DE LIRMAY.

Ah ! ton père est de mon avis.

GEORGES.

Ma mère, ne serait-il pas sage... pourtant...

MADAME DE LIRMAY.

Voyez-vous ce Caton ! Il n'est jamais sage de quitter sa mère...

GEORGES.

Pardonne-moi...

MADAME DE LIRMAY, l'interrompant.

Taisez-vous, tête folle, et quittez cet air contrit ; vous rendons-nous si malheureux que vous vouliez nous fuir ?

GEORGES, lui baisant la main.

Chère mère !

MADAME DE LIRMAY.

Oui, oui, faites le bon apôtre, je vais retrouver mon autre enfant, qui m'aime mieux que vous. (A Lirmay.) Je te le livre. Fais-lui honte de son vilain projet, et ramène-le-moi converti. (Elle sort.)

SCÈNE VI

LIRMAY, GEORGES.

LIRMAY.

Ah çà ! maintenant que ta mère est partie, quelle diable d'idée te passe par la cervelle ?... Il y a quelque amourette sous jeu, hein ?... quelque oiseau voyageur que tu veux suivre à Madrid ?

GEORGES.

Non, père, non.

LIRMAY.

Hum !...

GEORGES.

Je te le jure.

LIRMAY.

Mais, voyons, est-ce que tu me prends pour un père capucin ?... Que diable ! je suis ton ami ! je veux être ton camarade. Crois-tu que je sois si loin de mes vingt ans que je ne sache plus être indulgent ? — Si tu as fait quelque sottise, je t'aiderai à la cacher à ta mère, qui s'en inquiéterait... As-tu besoin d'argent ?

GEORGES.

Non, je t'assure, et...

LIRMAY.

Mon cher, je ne veux pas que tu me craignes, je veux que tu m'aimes, tiens-le-toi pour dit. Je ne saurais t'imposer la sagesse... mais je puis régler tes folies. Ayons donc confiance l'un dans l'autre. Je suis assez jeune pour te com-

prendre; tu es assez vieux pour raisonner. Encore une fois, vivons en camarades. Je te donne le droit de discussion, je ne veux pas que la crainte du père te prive des conseils de l'ami.

GEORGES.

Merci.

LIRMAY.

Voyons, pourquoi deviens-tu si sauvage?... L'on ne te voit plus au bois, à l'Opéra... tu n'étais pas à Chantilly...

GEORGES.

Je suis un peu las du bruit... je me repose.

LIRMAY.

Allons, ne vas-tu pas donner aussi dans cette affectation de raison précoce, trop commune aujourd'hui?... Travaille, si tu es ambitieux ou si cela t'amuse, mais, morbleu, sois de ton âge !... et ne va pas te poser, à vingt ans, en roué dégoûté de la vie!... C'est ridicule, mon cher!... et cela m'inquiète !

GEORGES.

Mais, mon père...

LIRMAY.

Un changement si subit n'est pas naturel... Tu es amoureux !

GEORGES.

C'est vrai... Me le reprocherais-tu ?

LIRMAY.

En principe, non, je ne suis pas bien collet monté, tu le sais; seulement, j'aimerais encore mieux te voir une bonne folie en tête qu'une passion mystérieuse, c'est plus gai et moins dangereux.

GEORGES.

Mais, mon père, je n'ai pas de secret ; j'aime ma cousine, que je dois épouser dans trois ans.

LIRMAY.

Eh bien ! .. raison de plus pour ne pas aller t'enterrer à Madrid.

GEORGES.

Certes ; mais... je t'avouerai qu'en cela... je cède surtout aux conseils de mon oncle ; il veut que je me crée une position... il redoute pour moi, dit-il, les dangers de l'oisiveté à Paris.

LIRMAY.

Etrange idée, d'envoyer un amoureux se morfondre à quatre cents lieues de sa fiancée !... joli moyen de faire ta cour !... Et tu consentirais à nous quitter ?

GEORGES.

Pardonne-moi, père, tu sais quelle affection j'ai pour toi ; je ne voudrais pas que tu te méprisses sur le sentiment qui me guide, mais enfin... j'aime, tu me comprends ; mon oncle exige ce voyage...

LIRMAY.

Il exige !... Mais quelles raisons donne-t-il ?

GEORGES, avec embarras.

Mon Dieu !... tu connais son esprit positif... Il craint... enfin... il pense que notre fortune a pu s'amoindrir... il veut prévoir...

LIRMAY, l'interrogeant du regard, avec embarras.

Prévoir... quoi ?

GEORGES, troublé.

Je l'ignore... (Vivement.) Mais si ce voyage te déplaît... j'y renoncerai.

LIRMAY.

Non... je parlerai à ton oncle.

GEORGES.

T'ai-je fâché?

LIRMAY.

Non ; pourquoi?... Si tu persistes... et si ton oncle le veut absolument... tu partiras.

SCÈNE VII

LES MÊMES, ROBERT, DUPRAT.

ROBERT, dans la coulisse.

Comment, c'est toi? le plus parfait des notaires. (Ils entrent.) Quel bon vent te pousse vers nos rives?... Est-ce que tu viens marier une rosière?

DUPRAT.

J'avais affaire à Ville-d'Avray, et...

ROBERT, déposant la brassée de fleurs qu'il apporte.

C'est cela, excuse-toi de ta politesse!... Alors, tu viens nous voir par correspondance... Merci.

LIRMAY.

De toutes façons soyez le bienvenu, mon cher Duprat, et laissez-moi remercier le hasard qui vous amène un jour de fête... (A demi-voix.) Avez-vous à me parler?

DUPRAT.

Non, monsieur; je vous fais une visite...

LIRMAY.

Ah! merci.— Vous remettrez à demain les affaires sérieuses... Nous vous gardons, n'est-ce pas ?

DUPRAT.

Mille grâces, monsieur, mais j'ai un rendez-vous à Paris. Je suis entré pour causer quelques instants avec Robert, en attendant le prochain convoi.

LIRMAY.

Vous êtes trop de nos amis pour que j'insiste, et j'ai trop souvent fait mon profit de votre zèle pour en vouloir priver les autres. Excusez-moi de vous quitter... ces dames nous attendent...

DUPRAT.

Monsieur...

ROBERT.

Elles sont sous la charmille.

LIRMAY.

Bien. (A Duprat.) Vous n'avez rien de nouveau pour mon procès Chavart?

DUPRAT.

Rien. J'ai reçu ce matin une lettre de votre avocat de Bordeaux ; c'est toujours demain que l'affaire se plaide, vous le savez déjà. Il est certain, du reste, que vous gagnerez....

LIRMAY.

Merci. A bientôt! Soyez moins rare! (A Georges.) Allons, viens, Georges.

SCÈNE VIII

ROBERT, DUPRAT.

ROBERT.

Dis donc, parfait notaire, tu permets que je vaque à mes soins domestiques ?

DUPRAT.

A ton aise.

ROBERT.

Sais-tu que tu as très-bien fait d'être venu ? Tu ressembles à la fortune, mon cher, on ne te trouve pas, on te rencontre... J'ai passé à ton étude il y a trois jours... Bah! tu courais par la ville.

DUPRAT.

On t'a prié de m'attendre.

ROBERT.

Attendre ?... Impossible !... ami,... je suis trop occupé.

DUPRAT.

Occupé, toi !... et à quoi, bon Dieu ?

ROBERT.

A quoi ?... Tu le demandes, toi qui m'as marié de tes propres mains. — Ah çà ! fabricant d'hyménées, t'imagines-tu que tes victimes n'ont plus rien à faire qu'à tourner leurs pouces et à lire la *Patrie*, une fois que tu les as unies à perpétuité ?... à quoi je suis occupé ?... A être heureux !... c'est une carrière, va ! A quoi ? à aimer ma femme ! Si tu crois

que c'est une sinécure !... cela me prend vingt-quatre heures par jour, net.

DUPRAT.

Je te plains ! Tu dois maigrir à la peine...

ROBERT.

Oui, je maigris ! comme un vrai soldat !... sans murmurer. (Duprat rit.) Mais, profane célibataire que tu es, tu ne sais pas ce que c'est qu'une place de mari !... Une vraie place à tout faire ! Il faut que je fasse tout, que je sache tout ; je deviens une encyclopédie, ma parole d'honneur !... Je sais attacher un ruban, conseiller une toilette, je suis jardinier, je suis berger... je suis même mouton.

DUPRAT.

Pauvre ami.

ROBERT.

Je puis dire qu'il n'y a pas de gouvernement servi comme ma femme... Tu fais des actes, toi ; moi, je sers des fantaisies, je garde le cœur de ma femme dans du coton, je le dorlotte, je le berce : voilà deux ans que cela dure... il n'a pas crié une fois !... Inoccupé !... j'aime ça, par exemple ! Inoccupé... comme une nourrice, oui ! Inoccupé !... j'ai des occupations... par-dessus la tête.

DUPRAT.

Oh ! oh ! voilà un mot... risqué !... pour un mari.

ROBERT.

Crois-tu ? Eh bien ! je me le passe ! Nous sommes tous comme cela... enfin !

DUPRAT.

Mais, dis-moi, as-tu le temps d'être sérieux, parfois ?

ROBERT.

Sérieux! Comme tu tombes! tu me prends par mon fort... le sérieux, c'est mon triomphe.... Essaie.

DUPRAT.

Eh bien! tant mieux! je venais justement pour cela... pour essayer.

ROBERT.

Parle. Au fait, c'est vrai; ta cravate a quelque chose de solennel; tu es intimidant comme un papier timbré, mon cher; tu es recueilli comme un officier ministériel qui voudrait fonctionner... Veux-tu que nous fassions mon testament... pour nous amuser?

DUPRAT.

Non; écoute-moi seulement — Tu crois à ma vieille amitié, n'est-ce pas?

ROBERT.

Oh! cela... c'est sérieux. Oui, j'y crois.

DUPRAT.

Tu connais mon dévouement pour monsieur de Lirmay. C'est grâce à sa famille que j'ai pu acquérir ma charge...

ROBERT.

Oui, et tu es de ceux qui portent fièrement leur reconnaissance.

DUPRAT.

Eh bien! mon cher, monsieur de Lirmay est en ce moment menacé d'un grand danger... et je dois t'avertir, dans son intérêt même.

ROBERT.

Allons! encore un duel, je parie... Mais non... je l'aurais su... c'est moi qui lui sers d'ami dans ces cas-là... je ne

dis pas de conseil, car... mon beau-père... Ah ! j'ai le plus étonnant des beaux-pères !

DUPRAT.

Non, ce n'est pas un duel... c'est plus grave pour lui... Je sais qu'un coup d'épée lui importe peu...

ROBERT.

Très-peu... d'autant moins que c'est ordinairement lui qui ne le reçoit pas... au contraire !... Il a toujours vingt ans ce diable d'homme ! Il n'y a que les femmes et lui pour ne pas vieillir ! — Tu connais ses fredaines aussi bien que moi...

DUPRAT.

Oui, oui ! Ah ! c'est un vert-galant !

ROBERT.

Trop vert... et trop galant ! C'est-à-dire qu'il y a des moments... où je me demande s'il n'est pas mon gendre !... Il est étonnant ! Alors, je devine... Tu viens m'apprendre qu'il est un peu ruiné, n'est-ce pas ?

DUPRAT.

Hum !... un peu... beaucoup.

ROBERT.

Aïe ! n'allons pas à passionnément !... Malheureux, jette ta marguerite !... Enfin... que lui reste-t-il ?

DUPRAT.

De sa fortune... rien. Sur la fortune de sa femme, il a déjà engagé cinquante mille francs.

ROBERT.

Diable ! Tu as le mérite d'être clair et concis, toi !... Comment, il en est là ?

DUPRAT.

Oui.

ROBERT.

En es-tu bien sûr ?

DUPRAT.

Je suis son notaire. Sa fortune était en biens-fonds, j'ai dû faire les actes, et tu aurais appris tout cela, si tu avais lu ce que tu as signé, il y a trois jours, chez moi, avec ta femme.

ROBERT.

Ouf !... Est-ce tout ce que tu as d'agréable à m'annoncer ?

DUPRAT.

Pas tout à fait... Il reste la chose qui m'amène.

ROBERT.

Encore ?

DUPRAT.

As-tu vingt-cinq mille francs ?

ROBERT.

Vingt-cinq mille francs !... Est-ce que je sais, moi !... Tu as des demandes qui vous cassent bras et jambes. Le diable m'emporte !... tu me ferais perdre la tête !... Je suis tranquille comme un lac... très-occupé... mais tranquille... tu bouscules mon bonheur, tu m'éclabousses de nouvelles sinistres... Vingt-cinq mille francs !... Pour quoi faire, vingt-cinq mille francs ?

DUPRAT.

Un certain huissier de ma connaissance m'a prévenu qu'il va poursuivre monsieur de Lirmay pour un billet de cette somme, qu'il a souscrit en règlement d'un mémoire de tapissier, pour des meubles fournis à mademoiselle Renée de Nareuil. Ton beau-père a fixé le payement du billet chez elle... Il n'a pas payé. J'ai lieu de croire qu'il ne trou-

vera pas l'argent, et j'ai voulu t'avertir, afin d'éviter un scandale fâcheux.

ROBERT.

Je lui ferai prêter par mon oncle. (Timidement.) Est-ce tout?

DUPRAT.

Oui.

ROBERT.

Ah!

DUPRAT.

Seulement, j'ajouterai que tu devrais causer sérieusement avec monsieur de Lirmay, et lui donner des avis... qu'il ne recevrait pas de son notaire.

ROBERT.

Moi! — Me prends-tu pour la fin d'une fable de La Fontaine?... Faire de la morale, moi! y songes-tu?... Rien ne m'agace les nerfs comme les rôles de moraliste... Pouah! de la morale! Je n'en ferai pas même à mes enfants... je leur en achèterai de toute faite... je louerai un raisonneur!... mais, moi?... jamais!

DUPRAT.

Ah! tel est ton sentiment? Alors, très-bien! Seulement, du train dont y va ton beau-père, sa femme n'aura plus rien dans deux ou trois ans, et je doute qu'elle accepte aussi philosophiquement que toi la ruine de ses enfants. Maintenant, je te laisse.

ROBERT, avec une fureur comique.

Mais que diable veux-tu que je lui dise?... Il ne m'écoutera pas! — La seconde jeunesse est comme la jeunesse, il n'y a qu'un remède pour en guérir!... le temps, mon cher, c'est la seule morale qu'écoutera... mon étonnant beau-père.

DUPRAT.

Mais enfin...

ROBERT, de même.

Je lui dirai d'avoir soixante ans! mais je le lui ai déjà dit! Je lui ai parlé comme sa conscience, aussi fort, le diable m'emporte!... Je l'ai convaincu pendant une heure... il m'a promis d'être vieux le lendemain...

DUPRAT.

Mais le lendemain...

ROBERT.

Les cheveux blancs n'étaient pas venus!... J'aurais beau le troubler et moi aussi...

DUPRAT.

En somme, cela te regarde.

ROBERT.

Je le sais bien, et c'est bien ce qui me désole! — Que le bon Dieu te bénisse, j'étais si paisible!... Voilà qu'il faut que je me mette en campagne, me voilà obligé de me déranger... parce que mon beau-père se dérange... Quel étonnant beau-père! conviens-en!

DUPRAT.

Volontiers!... Eh bien! que vas-tu faire?

ROBERT.

Je n'en sais ma foi rien! En matière de persuasion, moi, je ne connais que le fait... Il faudrait le sauver malgré lui, sans qu'il s'en doutât.

DUPRAT.

C'est vrai.

ROBERT.

Je ne puis pas lui faire prendre un breuvage pour le désenchanter!... Je ne vois qu'un moyen: c'est de l'attaquer par sa maîtresse...

DUPRAT.

Comment?

ROBERT.

Comment? je l'ignore... A tout hasard, j'irai la trouver... Si ce que j'ai entendu sur elle est vrai, elle avait du cœur, autrefois... Je verrai s'il lui en reste.

DUPRAT.

C'est délicat...

ROBERT, avec rage.

Tant mieux; cette petite guerre me distraira, du moins... (Au domestique qui entre.) Que voulez-vous, Jean?

JEAN.

Je croyais madame de Lirmay ici. Il y a là un monsieur qui la demande... monsieur Julien de Nareuil.

ROBERT.

Julien de Nareuil!... Il est de retour!

DUPRAT.

Le parent de Renée!

ROBERT.

Que vient-il faire ici? (A Jean.) Faites entrer. (Jean sort.)

DUPRAT.

C'est inquiétant.

ROBERT.

Non, puisqu'il demande ma belle-mère. — Mais cependant il faut tout prévoir... Je vais avertir madame de Lirmay : reste avec mon beau-père, pendant que je veillerai ici.

DUPRAT.

Très-bien. (Entre Julien.)

ROBERT, à Julien.

Madame de Lirmay est au jardin, monsieur, je vais la prévenir.

JULIEN.

Merci, monsieur, mais je pourrais l'y rejoindre, et je ne vous dérangerais pas.

ROBERT.

Nous sortions, monsieur. Mais... la voici.

MADAME DE LIRMAY, entrant.

Robert !...

ROBERT.

J'allais vous chercher. (Il lui fait apercevoir Julien.)

MADAME DE LIRMAY, avec embarras.

Monsieur de Nareuil !

JULIEN.

Moi-même, madame. Arrivé ce matin, ma première visite devait être pour vous.

MADAME DE LIMAY, de même.

Je vous remercie.

ROBERT.

Nous vous laissons. (A Julien, le saluant.) Monsieur... (A Duprat.) Viens dire bonjour à ma femme. (Ils sortent.)

SCÈNE IX

MADAME DE LIRMAY, JULIEN.

MADAME DE LIRMAY, *un peu troublée.*

Et... votre voyage a-t-il été heureux?

JULIEN.

Heureux au delà de mes espérances, madame, tout m'a réussi. J'ai travaillé sans relâche, comme on travaille quand on est loin de ceux qui vous tiennent au cœur, et que le jour du retour dépend du succès. — Les mines que j'étais chargé de diriger se sont trouvées fécondes, on m'a donné dans leur exploitation un intérêt qui est une fortune, et heureux autant qu'on peut l'être à mon âge quand l'avenir est assuré, j'accours joyeux comme un exilé qui revoit le toit paternel.

MADAME DE LIRMAY.

Ah!... je me réjouis bien pour vous d'un si grand bonheur... et vous le méritiez, après tant de peines...

JULIEN.

Oh! ces peines sont loin de moi, rien ne s'oublie vite comme la misère passée. Cette bonne misère, qui m'a tant fait souffrir et à qui je dois tant! elle a exercé mon courage, je lui dois des études, qu'heureux, je n'eusse jamais faites. Je lui dois surtout d'avoir rencontré des cœurs comme les vôtres.

MADAME DE LIRMAY.

Oh!

JULIEN.

Sans vous, j'eusse consumé ma vie dans ces travaux arides qui donnent le pain du jour, car je devais travailler pour deux. En recueillant généreusement ma cousine, vous m'avez affranchi, et j'ai pu risquer ma vie contre la fortune !... J'ai gagné!... grâce à vous.

MADAME DE LIRMAY.

Vous exagérez votre reconnaissance.

JULIEN.

Non, car vous ne savez pas tout. Vous ne savez pas que, depuis quatre ans, j'aime Renée de toutes les forces de mon âme.

MADAME DE LIRMAY.

Vous l'aimez ?...

JULIEN, avec enthousiasme.

Je l'aime comme on aime un cœur qu'on a formé, de l'amour d'un frère, de l'amour d'un amant... C'est pour elle que j'ai lutté, c'est pour elle que j'ai vécu!...

MADAME DE LIRMAY.

Et... sait-elle que vous l'aimez?

JULIEN.

Non, car je ne voulais pas qu'elle engageât sa vie à la mienne avant que j'eusse assuré l'avenir. Ah ! qu'il me tarde de lui dire : Je suis riche, je t'aime, tes malheurs sont finis !... Où est-elle?

MADAME DE LIRMAY, très-troublée.

Je ne sais... elle est à Paris... je crois.

JULIEN.

Comment?...

MADAME DE LIRMAY, de même.

Elle n'habite plus près de nous... et. .

JULIEN, atterré.

Elle a quitté votre maison ?

MADAME DE LIRMAY.

Oui... depuis deux ans. Ne le saviez-vous pas?

JULIEN.

Mais elle ne m'en a rien dit... et il y a un mois, je lui écrivais encore ici.

MADAME DE LIRMAY.

Elle aura chargé quelqu'un... de lui faire parvenir vos lettres...

JULIEN.

Ah !... ce que vous me dites me terrifie.

MADAME DE LIRMAY.

Je regrette...

JULIEN.

Mais pourquoi donc vous a-t-elle quittée ?... madame... répondez, je vous en prie, vous me faites trembler.

MADAME DE LIRMAY.

Permettez-moi de me taire.

JULIEN.

Mais vous ne l'avez pas chassée de chez vous ?

MADAME DE LIRMAY.

Calmez-vous...

JULIEN.

J'aime mieux la vérité, madame ; par grâce, ré-

pondez-moi, comme à son père.... pourquoi est-elle partie?

MADAME DE LIRMAY.

Je ne puis refuser de vous répondre, monsieur; puisque vous l'exigez...

JULIEN.

Je vous en supplie...

MADAME DE LIRMAY, très-émue.

Eh bien... pendant un séjour que nous fîmes à la campagne, ma fille tomba malade... Une nuit que je m'étais relevée, pressée par l'inquiétude, je rencontrai mademoiselle de Nareuil qui revenait du parc... Elle n'était pas seule, et... le lendemain, effrayée, sans doute, de ce que j'avais vu... elle quitta ma maison et... je ne l'ai jamais revue.

JULIEN.

Comment? vous n'avez pas cherché à la ramener?...

MADAME DE LIRMAY, après une grande hésitation.

Non.

JULIEN, avec un étonnement profond.

Vous n'avez pas daigné savoir si elle se perdait?

MADAME DE LIRMAY, de même.

Non.

JULIEN.

Mais je vous l'avais confiée!... n'était-ce pas un devoir?...

MADAME DE LIRMAY.

Un devoir!... Ah! croyez-le, monsieur, je n'ai pas méconnu le mien.

JULIEN, accablé.

Pardon, madame... où demeure-t-elle?

MADAME DE LIRMAY.

Je l'ignore.

JULIEN.

Mais on doit le savoir chez vous, madame... puisqu'elle reçoit mes lettres.

MADAME DE LIRMAY (Elle sonne. — Entre Jean.)

Savez-vous qui porte les lettres adressées ici pour mademoiselle de Nareuil ?

JEAN.

Madame, c'est... on les met à la poste.

MADAME DE LIRMAY.

A quelle adresse ?

JEAN.

Je ne sais pas.

MADAME DE LIRMAY.

Informez-vous.

JEAN.

Je vais demander à monsieur.

MADAME DE LIRMAY, vivement.

Non, non !... il ne le sait pas.

JEAN.

Ah !... madame, je me rappelle... c'est Louis, le valet de chambre de monsieur, qui les porte.

MADAME DE LIRMAY.

Est-il ici, Louis ?

JEAN.

Non, madame, il reste à Paris, pour le service de monsieur.

MADAME DE LIRMAY.

C'est bien. (Jean sort. — A Julien.) Vous pourrez savoir par lui...

JULIEN.

Merci ! madame, adieu!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Un salon chez Renée. Riche ameublement, objets d'arts, livres, tableaux, deux portes au fond. Au milieu, entre les deux portes, une cheminée, au-dessus de laquelle est une glace sans tain qui laisse voir une serre derrière le salon.

SCÈNE PREMIÈRE

LIRMAY, RENÉE, rêveuse, accoudée sur la cheminée.

LIRMAY, assis près d'un guéridon chargé d'un déjeuner.

Eh bien! encore dans vos rêves?... A quoi songez-vous, chère?... vous êtes la distraction même aujourd'hui.

RENÉE, s'approchant.

Oh ! pardon !

LIRMAY, avec inquiétude.

Auriez-vous reçu quelque nouvelle fâcheuse... quelque visite ?...

RENÉE.

Non...

LIRMAY.

Ah !

RENÉE.

Pourquoi me faites vous cette question ?... vous semblez inquiet.

LIRMAY.

C'est votre préoccupation qui m'inquiète.

RENÉE.

J'ai beaucoup travaillé !

LIRMAY, avec sollicitude.

Vous vous fatiguez trop.

RENÉE.

Ne craignez rien. Oh! je suis forte. Et puis c'est si bon le travail ! on s'y oublie si bien ! J'ai lu presque jusqu'au matin le Wilhem Meister de Gœthe et je suis encore sous le charme.

LIRMAY.

Ah ! tête romanesque vous recevez les impressions comme une sensitive, elles vous exaltent ou vous accablent tout à coup; vous vivez d'enthousiasme, un beau livre, un beau tableau vous transportent.

RENÉE.

Je suis passionnée dans mes admirations, c'est vrai; mais, mon ami, ce travail assidu qui me fait vivre et auquel j'ai appliqué ma pensée, c'est presque de l'art ; les idées de ces grands poëtes que je traduis, ne traversent pas mon esprit sans y laisser des traces lumineuses de leur passage. Oui, j'aime tout ce qui est beau.. je m'émeus à la vue d'un chef-d'œuvre...

LIRMAY.

Heureuse exaltation! Prenez garde, ma chère, de laisser la vie pour le rêve.

RENÉE.

Ne me raillez pas, il est si doux de vivre renfermé dans sa pensée. Moi, je m'imagine que les grands génies ne sont pas des êtres comme les autres, et qu'ils ne sentent plus les misères humaines, ils planent au-dessus. Vous savez mon ami, ce vers d'un grand poëte sur le vieux Corneille, pauvre, allant par les rues à peine couvert d'un manteau troué, mais...

La tête dans le ciel et les pieds dans la fange!...

Quel beau vers!

LIRMAY.

Sublime! oui, mais, avec tout cela, mon ange... il faudrait pourtant déjeuner.

RENÉE.

Déjeuner! tiens, c'est vrai! Au fait, j'ai très-grand appétit, je l'oubliais... depuis quelques jours, j'oublie tout.

LIRMAY.

Oui, tout, même moi... Ah! j'ai dans l'art un rival dangereux.

RENÉE.

Au moins, vous savez que c'est le seul.

LIRMAY.

Il n'en est pas moins inquiétant. Il est des femmes qui n'aiment qu'avec leur imagination, ma chère... je crois que vous êtes un peu du nombre, et parfois je me demande si c'est moi que vous aimez... ou bien vos rêves.

RENÉE, souriant.

N'est-ce pas vous qui me les avez mis dans l'esprit, ces rêves?... Si je vis dans les nuages... c'est votre faute... tâchez de m'y suivre.

LIRMAY.

Moqueuse!

RENÉE.

Je vais déjeuner pour vous faire une concession... Savez-vous que vous avez l'air d'un jaloux ce matin?

LIRMAY.

Et si je l'étais?...

RENÉE.

De qui pourriez vous l'être? Je ne vois que vous et ce bon Roland.

LIRMAY.

On peut être jaloux du passé.

RENÉE.

C'est vrai!... Oh! dans le passé j'ai eu de grandes passions, au sortir du couvent... D'abord j'ai aimé Paul... et je l'ai enlevé à Virginie... Mon second amour a été pour Roméo... Le troisième...

LIRMAY.

Méchante!... Et... plus tard, voyons... Julien, par exemple?

RENÉE.

Ah! lui, je l'ai aimé de toute mon âme, comme un frère.

LIRMAY.

Ah!

RENÉE.

Est-ce de lui que vous seriez jaloux?

LIRMAY.

Non... Pardonnez-moi cette crainte puérile... j'ai si peur de vous perdre...

RENÉE.

Chassez ces papillons bleus, et finissons de déjeuner... Allons... (Ils s'asseyent.) Mais pourquoi ne voyons-nous pas Roland ?

LIRMAY.

Ah ! il lui est arrivé une aventure... il a rompu avec ses amours.

RENÉE.

Encore ?... Pauvre Roland, lui accoutumé à une vie paisible, rangée !... Alors, nous allons le voir plus amer que jamais.

LIRMAY.

Oh ! il va venir épancher sa rage et chercher des consolations. — A propos, chère enfant, il y a ce soir grande représentation aux Italiens, voulez-vous y venir ?

RENÉE.

Oh ! non ! ce serait imprudent, l'incognito est difficile, aux Italiens, et si bien cachés que nous fussions... on pourrait nous voir...

LIRMAY.

Mais, craignez-vous ?...

RENÉE.

Ce n'est pas pour moi que je crains, mon ami, on peut me condamner... je ne dépendais que de moi... seulement je suis moins brave pour vous ; excepté de Roland, notre situation n'est connue de personne, ne la révélons pas par une imprudence.

LIRMAY.

Pourtant...

RENÉE, avec tristesse.

N'insistez pas ; si vous étiez libre... mais si vous étiez libre, nous n'aurions pas besoin de mystère.

LIRMAY, lui prenant les mains.

Renée!... encore cette idée?

RENÉE.

Toujours !... vous savez que c'est mon seul chagrin.

LIRMAY.

Ne parlons pas de cela; ou plutôt .. si, parlons-en, pour vous justifier à vos yeux. — Vous, esprit si indépendant mais si juste, vous savez bien qu'en dehors de ces grands devoirs qu'on voudrait toujours respecter, il y a des aspirations qu'on s'efforcerait en vain d'étouffer. Pendant six mois, vous m'avez vu ici, près de vous, luttant contre mon cœur... Je vous voyais chaque jour; que pouvait la raison?... Il fallait bien vous aimer... Mais enfin, cet amour si profond, si sincère que vous en avez eu pitié, il a été mon salut ; vous saviez qu'il m'arracherait à cette vie de désordres qui m'entraînait à ma perte... N'ayez donc pas de remords, car vous m'avez sauvé.

RENÉE.

Bien vrai?

LIRMAY.

Oui, je vous le jure, et je courais un grand danger! Je m'égarais dans ces faiblesses indignes qui avilissent le cœur; j'étais emporté par ce désir de vivre qui nous saisit parfois, nous autres hommes, au déclin de notre jeunesse. L'heure où nous voyons apparaître le premier cheveu blanc est une heure fatale! On ne quitte pas sans regrets l'amour ni le printemps, on se rattache aux derniers beaux jours ; on voudrait épuiser ces joies auxquelles il faut dire adieu ; l'âge est là qui vous presse, on n'a plus le temps d'aimer,

on ramasse les plaisirs là où ils s'achètent; ou si, par malheur, votre cœur n'est pas mort, c'est pour souffrir dans ces tristes amours des vieillards où Arnolphe est toujours berné par Horace... à moins qu'il ne rencontre une Agnès comme vous, qui lui rend la jeunesse dans ce qu'elle a de plus précieux... le bonheur d'être aimé.

RENÉE.

Mon ami...

LIRMAY.

Allons, enfant, laissez ces scrupules... Est-ce notre faute, si le monde est mal fait, et si les affections les plus vraies sont parfois condamnées? Croyez-moi, l'amour élève et purifie tout... laissez-vous vivre heureuse.

RENÉE, avec un soupir.

Enfin!... j'y tâcherai...

LIRMAY.

Rien ne nous séparerait, n'est-ce pas?

RENÉE.

Pourquoi cette idée?... Voyons, vous avez quelque peine que vous voulez me cacher.

LIRMAY.

Eh bien, oui, j'ai une vague inquiétude.— Depuis quelque temps... je vous vois triste de ne pas recevoir de nouvelles... de Julien...

RENÉE.

C'est cela qui vous trouble, mon ami? pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt?... Vous savez que je n'avais jamais osé avouer à Julien... la vérité sur ma vie; mais il m'a annoncé son retour comme possible cette année, et... dans ma dernière lettre... il m'a fallu le courage de tout lui dire... sauf votre nom, que je n'oserais lui révéler. — Voilà pourquoi j'attends une lettre avec anxiété.

LIRMAY.

Eh bien !... il est de retour.

RENÉE, *étonnée.*

Julien !... Qui vous l'a dit ?

LIRMAY.

Il est allé à Ville-d'Avray.

RENÉE.

Vous l'avez vu ?

LIRMAY.

Non... c'est madame de Lirmay qui l'a reçu.

RENÉE.

Ah !... Et... que lui a-t-elle dit ?

LIRMAY.

Je l'ignore, je n'ai pas osé l'interroger.

RENÉE.

Il ne veut plus me voir, peut-être.

LIRMAY.

Si, il a demandé votre adresse.

RENÉE.

Ah !

LIRMAY.

Il viendra certainement ; je m'étonne même que vous ne l'ayez pas encore vu... — Eh bien ! Renée... qu'allez-vous faire ?...

RENEE.

Moi ?... Julien est un cœur fier ; s'il me condamne, je ne le verrai plus ; ce qui serait ma plus grande douleur ! Mais il m'aime comme un frère indulgent, et j'espère... S'il pardonne, il ne pardonnera pas à demi.

LIRMAY.

En tout cas, je serai là pour vous protéger.

RENÉE.

Contre Julien?... Oh! je n'ai rien à craindre de lui.

SCÈNE II

ROLAND, RENÉE, LIRMAY.

ROLAND, un bouquet à la main, l'air radieux.

Belle dame... permettez-moi de déposer à vos pieds...

RENÉE.

Ah! merci, mon cher Roland!

ROLAND, d'un ton gaillard.

Bonjour, toi!

LIRMAY.

Bonjour! Ah! mon Dieu!... regarde-moi donc en face?

ROLAND.

Eh bien?

LIRMAY.

Oh!... mais tes cheveux sont du plus beau noir.

ROLAND, avec aplomb.

Eh bien?

LIRMAY.

Eh bien!.. hier ils étaient gris.

ROLAND.

Ne vas-tu pas dire que je me suis fait teindre?

LIRMAY.

A moins de supposer que, cette nuit, une émotion très violente t'a mis dans cet état.

ROLAND.

On m'a indiqué une eau qui rend aux cheveux leur couleur naturelle.

LIRMAY.

Et même au delà... tu n'étais que blond.

ROLAND.

Mauvais plaisant!... Puisque cette eau est incolore, donc... Au reste, c'est pour faire plaisir à... une personne... car pour moi...

LIRMAY.

Mais... c'était rompu?

ROLAND.

C'est renoué. Ah! mon cher, j'étais un imbécile, un triple niais, une brute... Ah! les femmes!... figure-toi... Je te conterai cela... plus tard...

RENÉE, se levant.

Contez, contez! je vous laisse.

ROLAND.

Oh! je vous en prie.

RENÉE.

Ne faites pas le galant... Je vais ranger mes fleurs.—Allons, épanchez-vous, dites du mal des femmes, je n'entendrai pas.

ROLAND, la reconduisant.

Ah! aujourd'hui je suis si joyeux!... D'ailleurs, vous, vous êtes une exception.

RENÉE, avec une révérence.

Merci. (Elle entre dans la serre et reste en vue.)

ROLAND.

C'est vrai qu'elle est une exception! — Mais, mon ami, tu es un homme de bon conseil, tu vas me dire comment je dois m'y prendre pour rentrer en grâce... car j'ai fait hier à Coralie... une scène révoltante.

LIRMAY.

Es-tu si criminel ?

ROLAND.

Oh!... juge un peu... — Figure-toi qu'hier, je revenais de Ville-d'Avray; j'avais donné ordre à mon cocher de passer par le bois. Nous roulions lentement sur le sable des allées, autour du lac; j'étais un peu assoupi, comme un homme amoureux... qui digère, quand j'entends, dans une voiture rasant la mienne, deux voix joyeuses, puis le bruit d'un baiser... Je tends l'oreille... l'une de ces deux voix était la voix de Coralie!

LIRMAY.

Ah! mon Dieu!

ROLAND.

Tu conçois mon indignation!... tu connais ma tête chaude... Je ne fais ni une ni deux, nos voitures se touchaient, on allait au pas, je passe à mi-corps par ma portière, j'entre ma tête dans leur voiture, je les foudroie du regard et, proférant le mot drôlesse, sans explication aucune, je rentre dans mon coupé, et... fouette cocher!

LIRMAY.

C'est palpitant... Après ?

ROLAND.

Je reviens à Paris... furibond, enfin la juste colère...

LIRMAY.

D'un mouton qui s'insurge.

ROLAND.

Oui... et qui n'en est que plus terrible! — Résolu à ne plus même saluer Coralie... j'allai chez elle pour le lui dire, déterminé à forcer sa porte s'il le fallait. — Elle me reçoit... et, d'un air digne, peiné, me dit, avant que j'aie ouvert la bouche : « Monsieur, je me croyais au-dessus d'injurieux soupçons; ce à quoi je tiens... plus qu'à ma vie, c'est à la considération qui m'est due, et de tous mes amants, vous êtes le seul qui y ait manqué... » Je voulus répliquer, mais elle me confondit en m'expliquant tout.

LIRMAY.

Ah! elle t'a tout expliqué?... Tu avais tort!...

ROLAND.

Ah! mon cher, et quel tort!... Je ne sais pas où j'avais la tête! — Tu sais que Coralie a la passion du théâtre, elle doit débuter depuis deux ans.

LIRMAY.

Oui, eh bien?

ROLAND.

Eh bien!.. vois comme c'est simple... C'était un auteur, qui lui a promis un rôle... et qui le lui faisait répéter au bois.

LIRMAY, riant.

Ha! ha!... Et... le baiser?

ROLAND, riant très-fort.

Ha! ha!... était... dans... la... pièce... ha! ha!

LIRMAY, riant.

Ha! ha! ils répétaient... avec les gestes...

ROLAND, riant toujours.

Oui... ha ! ha !... Et j'avais cru... (Il s'arrête de rire tout à coup. — Avec conviction.) On est quelque fois bien bête !

LIRMAY, riant toujours.

Ha ! ha ! l'histoire est impossible !

ROLAND.

Mais vois comme les apparences peuvent vous égarer.

LIRMAY.

Ha ! ha ! ha !

ROLAND.

Si je ne l'avais pas revue, enfin ?... On a bien raison de dire... qu'un rien peut compromettre une femme.

LIRMAY, riant toujours.

Roland, tu mérites un temple !

ROLAND, sérieux.

Ah çà ! mais... tu as l'air de croire...

LIRMAY, riant plus fort.

Non, non, au contraire... je ne crois pas !... Innocent !

ROLAND, se fâchant.

Ah ! mon cher, tu es trop facilement injuste pour Coralie... je suis aussi malin que toi, on ne m'en fait pas accroire... et je ne tourne pas comme un toton... Quel intérêt aurait-elle ?

LIRMAY.

L'intérêt.

ROLAND.

L'intérêt ?...

LIRMAY.

N'en doute pas.

ROLAND.

Ainsi, cette histoire qu'elle m'a contée...

LIRMAY.

Est vieille comme le monde, nous la connaissons tous, elle ne sert plus que pour les provinciaux.

ROLAND.

Comment... j'aurais été dindonné une fois de plus ?

LIRMAY.

Parbleu !

ROLAND.

Tu crois ? Oh ! Cela ne se passera pas ainsi... je vais lui dire son fait... et je romps !

LIRMAY.

Arrête ! malheureux ! n'en fais rien ! tu te ruinerais en réconciliations.

ROLAND, avec rage.

Ça m'est bien égal !... Ah ! les femmes !...

RENÉE, rentrant.

Eh bien ! vous voilà furieux, maintenant ?

ROLAND.

On le serait à moins !... Si vous saviez... Enfin... je ne peux pas vous dire cela à vous.

RENÉE, emportant un vase qu'elle venait prendre sur la cheminée.

Continuez, je me sauve. (Elle sort.)

ROLAND.

Mais tu m'ouvres les yeux... c'est vrai, au fait... et nous sommes ridicules de vouloir encore être aimés !... mon cher, nous sommes des niais !

LIRMAY, se récriant.

Mais, un moment...

ROLAND, sans l'écouter.

Nous sommes du même âge ! — Quand on voit un tas de godelureaux se pavaner dans leurs vingt-cinq ans, leurs trente ans... on n'en a jamais tant vu qu'à présent ! Le beau mérite d'être jeune !... moi aussi j'ai été jeune !... Tout ce monde-là nous trompe, les vieux galantins sont faits pour être bernés ! il n'y a pas à sortir de là, et le siècle est si corrompu, qu'on ne peut plus même avoir en sûreté... un petit bout de liaison...

LIRMAY.

Vertueusement...

ROLAND, maugréant.

Tu ris, toi... tu trouves cela plaisant... parce que tu es heureux !... Si tu avais à supporter les répétitions des auteurs... (Un silence. Voyant que Lirmay ne répond rien, il reprend :) Rien ne te gêne, tu es tranquille, toi... tu n'as pas de principes !... tu es égoïste !... tu...

LIRMAY.

Ah çà, mon cher, tu es insupportable, avec ta franchise gauloise...

ROLAND.

Moi ?... mais je te flatte... je t'envie.

LIRMAY.

Pourtant...

ROLAND.

Entre amis, on se doit la vérité.

LIRMAY.

Tu t'en acquittes largement, toi ; ton amitié a pour attribut un bâton... et tu m'en assommes. (A Clara qui rentre.) Que voulez-vous ?

CLARA.

Un monsieur est là, qui demande si madame peut le recevoir, monsieur de Nareuil.

LIRMAY, troublé.

C'est bien... un instant. (Elle sort.) Renée !...

RENÉE, s'approchant.

Mon ami.

LIRMAY.

Monsieur de Nareuil est-là !

RENÉE, avec émotion.

Julien !...

LIRMAY.

Renée... vous pâlissez !...

RENÉE, très-émue.

Ce n'est rien... Je suis tremblante à l'idée de le revoir... la surprise... Mais au fait... puisqu'il vient....

ROLAND, avec empressement.

Nous vous laissons.

RENÉE.

Merci... Vous m'excuserez, n'est-ce pas?... Passez par ma chambre... je ne voudrais pas qu'il vous rencontrât.

LIRMAY.

Vous ne préférez pas que je reste?...

RENÉE.

Non, non, je veux... je dois être seule...

LIRMAY.

Renée, je suis inquiet.

RENÉE.

Rassurez-vous,

LIRMAY, se retirant.

J'obéis ! (Revenant.) Vous m'aimez ?

RENÉE.

Oui... oui.

LIRMAY.

Chère Renée !... J'ai besoin de vous croire... Adieu.
(Renée hésite un instant, puis va à la cheminée et sonne.)

SCÈNE III

RENÉE, JULIEN, introduit par Clara.

RENÉE, courant l'embrasser.

Julien ! c'est toi ! te voilà !... Ah ! ta venue me rend bien heureuse.

JULIEN.

Je suis arrivé hier, mais je n'ai su ton adresse que ce matin.

RENÉE.

Je te l'ai donnée dans ma lettre du mois dernier.

JULIEN.

Je ne l'ai pas reçue; elle sera arrivée après mon départ; J'ai passé six semaines à New-York.

RENÉE, avec inquiétude.

Tu ne l'as pas reçue ?

JULIEN.

Non, et en arrivant je suis allé chez madame de Lirmay, où... je croyais te trouver.

RENÉE, atterrée.

Ah !... et... c'est par elle... que tu as su...

JULIEN.

Que tu l'avais quittée... oui...

RENÉE. (Long silence.)

Et... que t'a-t-elle dit?

JULIEN.

Elle m'a dit... le motif de ton départ.

RENÉE, l'interroge du regard.

Ah !...

JULIEN, avec animation.

Mais je ne l'ai pas cru, car cela m'a semblé impossible! — Voyons, Renée, n'est ce pas? des apparences fatales t'ont fait calomnier?... il y a là un mystère... une intrigue, peut-être, dont tu auras été victime et... que tu vas me révéler, à moi... cet homme... qui était avec toi... la nuit...

RENÉE, détournant la tête.

Mon ami

JULIEN, accablé.

C'était vrai!... Ah! il faut que ce soit toi qui me le dises.

RENÉE.

Julien!

JULIEN.

Ah!... Tu ne sais pas le mal que tu me fais!

RENÉE.

Julien!... tu pleures...

JULIEN.

Oui... je pleure sur ta vie perdue, sur l'avenir que je te rêvais... Comment, tu en es venue là? toi, si fière! (Après un grand silence, regardant autour de lui.) Et... tu es ici chez toi?

RENÉE, d'une voix à peine intelligible.

Oui... (Voyant que Julien reprend son chapeau qu'il avait déposé.) Tu t'en vas?

JULIEN, avec découragement.

Que veux-tu que je fasse ici?

RENÉE.

Tu me condamnes sans m'entendre?

JULIEN.

Que me dirais-tu?... Ce n'est pas moi qui te condamne... c'est tout ce qui t'entoure. (Il indique l'ameublement somptueux.)

RENÉE, avec chaleur.

Julien!... Mais n'ai-je pas une excuse, enfin?... Quand je me suis vue, à vingt ans... sans avenir, le cœur plein de jeunesse... quand j'ai eu compté avec ce monde, qui n'avait pas de place pour moi parce que j'étais pauvre et sans famille...

JULIEN, vivement.

Oh! tais-toi!... tu ne t'excuses pas!... Ta mère était pauvre aussi... et elle a travaillé de ses mains pour t'élever.

RENÉE.

Julien!...

JULIEN.

Ah! tu rougis au nom de ta mère...

RENÉE.

Mais, moi, je n'ai compromis que ma vie... quand je vois tant de femmes...

JULIEN, avec dignité.

Ta mère était-elle de celles-là... et pensait-elle ainsi?

RENÉE.

Julien!...

JULIEN.

Ah! n'ajoute pas un mot. — En vérité, j'écoute... et je cherche dans mes souvenirs la Renée d'autrefois. — Voilà ce que deux années ont fait de la pure jeune fille que j'ai laissée!...

RENÉE.

Pardonne-moi...

JULIEN.

Te pardonner?... Comment?... confiant dans ta vertu, dans ton courage, je quitte tout, amis, patrie, je m'exile; je vais risquer cent fois ma vie pour te faire une fortune, soutenu dans mes dures épreuves par la pensée que je me dévoue pour ton bonheur; je reviens, je te trouve ici, perdue...

RENÉE.

Mon ami!...

JULIEN, l'interrompant.

Adieu! ma place n'est pas ici... nous ne pouvons plus marcher dans la même route... Je n'ai aucun droit sur toi et tu t'es affranchie... Sois heureuse dans la honte, si tu peux. Je n'ai pas le courage de te maudire, mais... tu as brisé ma vie. Adieu!...

RENÉE, suppliante.

Julien, au nom de ma mère, protége-moi.

JULIEN.

Ta mère!

RENÉE, de même.

Elle m'eût ouvert ses bras; soutiens ma faiblesse, toi qui es fort, je n'ai que toi au monde. Je quitterai ton nom... renie-moi... mais ne me refuse pas ta pitié... Que deviendrai-je, si tu m'abandonnes?

JULIEN, avec accablement.

Ce que tu deviendras?... Ah! je n'y songeais pas. Pauvre fille!

RENÉE.

Sauve-moi !

JULIEN, de même.

Oui... En souvenir de ta mère, je dois te sauver !

RENÉE, cherchant à lui saisir la main.

Ne me quitte pas ainsi.

JULIEN, dégageant sa main.

Ah laisse-moi ! En ce moment j'ai le cœur trop plein d'amertume... je ne veux pas t'accabler... j'ai besoin de me calmer... Plus tard, j'aurai le courage...

RENÉE.

Je te reverrai ?...

JULIEN.

Aujourd'hui même... je viendrai te dire à quel prix je puis te pardonner.

RENÉE.

Mon ami !...

JULIEN.

Adieu !... (Il sort.)

RENÉE, seule.

Ah ! pauvre Julien ! je suis bien coupable !... mais il me pardonnera...

SCÈNE IV

RENÉE, puis ROLAND.

CLARA.

Madame, monsieur Roland est revenu depuis un instant, il attend que madame soit seule.

RENÉE, *distraitement.*

Qu'il vienne. (*Clara va à la porte de gauche et fait signe à Roland.*)

ROLAND, *passant sa tête par la portière.*

Il est parti ?

RENÉE, *préoccupée.*

Julien ? oui.

ROLAND.

Cela s'est bien passé ?

RENÉE, *de même.*

Oui.

ROLAND.

Ah ! tant mieux ! je n'étais pas trop rassuré, moi.

RENÉE, *de même.*

Comment ?

ROLAND.

Mais s'il s'était fâché... Est-ce que je ne suis pas compromis ?... moi... qui passe pour...

RENÉE.

Rassurez-vous.

ROLAND.

Dame ! écoutez donc, je n'aurais pas été charmé... On a vu des cousins brutaux, et quand on n'a pas eu les agréments... je veux dire les torts d'une séduction... charmante... c'est-à-dire... criminelle, il n'est pas agréable de... Je ne sais plus ce que je dis. (*Il s'assied sur le canapé.*)

RENÉE.

Remettez-vous.

ROLAND.

Du reste, j'ai bien le droit d'être ému : Lirmay n'était pas non plus fort tranquille... pour lui, c'est-à dire... pour vous,

non, je disais bien, pour moi... pour lui... Ah ! va te promener, la tête déménage au milieu de tout cela !

RENÉE.

Pauvre Roland !

ROLAND.

C'est vrai ! Il n'est pas le séducteur, bien qu'il soit le séducteur, et je passe pour le séducteur, moi qui ne suis pas... Mais enfin, et mes mœurs ?

CLARA.

Madame !

ROLAND, faisant un bond en arrière.

Ah ! mon Dieu !... j'ai cru qu'il revenait.

RENÉE.

Que voulez-vous ?

CLARA.

C'est un monsieur qui voudrait parler à madame ; il ne s'est pas nommé, il dit que madame ne le connaît pas.

RENÉE, étonné.

Mais enfin, que veut-il, ce monsieur ?

CLARA.

Je ne sais pas ; c'est, dit-il, pour une affaire très-importante, qu'il ne peut communiquer qu'à madame.

RENÉE, après une grande hésitation.

Une affaire importante ?... Enfin... faites entrer.

ROLAND, vivement.

Attendez !... je me sauve... je ne veux plus qu'on me voie ici. Je vais retrouver Lirmay, que faut-il lui dire ?

RENÉE.

Dites-lui... que Julien s'est montré bon et généreux,

ROLAND.

Bien!... je m'en vais par ici. (Il sort.)

(Renée reconduit Roland, et disparait un instant pendant que Clara introduit Robert.)

SCÈNE V

RENÉE, ROBERT.

ROBERT, à Clara.

Merci, mademoiselle. (A part.) Oh! oh! le nid de la tourterelle est soyeux!... gaillard de beau-père! (A Renée qui rentre.) Ah! madame!

RENÉE, saluant.

Monsieur!

ROBERT, à part.

Parbleu... l'oiseau vaut le nid!

RENÉE.

Vous avez désiré me voir, monsieur.

ROBERT.

Oui, madame, et pardonnez-moi de me présenter à vous sans avoir décliné mon nom... vous êtes une femme d'esprit, cela est connu... moi, j'ai osé compter sur votre indulgence.

RENÉE.

Mon indulgence ne peut vous être acquise, monsieur, que lorsque j'aurai compris ce mystère... car je ne vous connais pas.

ROBERT.

C'est ce qui m'excuse, madame; n'étant pas connu de

vous, j'aurais pu usurper tous les noms... Je ne suis pas un amoureux, rassurez-vous .. Pourtant... je viens faire près de vous une démarche... romanesque.

RENÉE, froidement.

Romanesque, monsieur? le romanesque est rare par le temps où nous vivons, et, vous l'avouerai-je?... je ne l'aime que dans les romans ou dans les comédies.

ROBERT.

Ma foi, madame... qu'à cela ne tienne, c'est précisément le sujet d'une comédie qui m'amène.

RENÉE.

Une comédie?

ROBERT.

Au premier abord, j'avoue que cela peut vous paraître étrange... mais n'y accepteriez-vous pas un rôle, pour accomplir une bonne action?... et je suis sûr que mon roman vous intéresserait... si vous me faisiez la grâce de m'écouter.

RENÉE, lui montrant un siége.

Enfin, monsieur, puisqu'il s'agit, dites-vous, d'une bonne action... parlez, je vous écoute.

ROBERT, s'asseyant.

Surtout, écoutez-moi avec bienveillance, madame... Je ne suis pas littérateur, je n'ai pas l'art de conduire une scène à travers des péripéties heureuses, le dénoûment me manque... mais il vous sera facile à trouver, car, s'il demande de l'esprit... il demande surtout une âme élevée.

RENÉE.

Vous me flattez; je vous pardonne pour ne point vous interrompre, car j'ai hâte de comprendre...

ROBERT.

Madame... la situation a pour point de départ...

RENÉE.

Mais, c'est décidément une pièce que vous me contez, monsieur.

ROBERT, d'un ton dégagé.

Oui, madame .. une imagination... vous allez voir. — La situation a pour point de départ l'histoire vulgaire de beaucoup de ménages...un mari qui délaisse sa femme et qui se ruine... Il n'y a là rien que de fort ordinaire, c'est un de ces délits que le monde... le mauvais... considère comme parfaitement véniels et qu'on se raconte en souriant, car souvent la femme s'en accommode et profite des loisirs qui lui sont laissés; mais dans notre intrigue, pendant que le mari s'amuse... la femme se désole.

RENÉE.

Oh! cela n'est pas bien nouveau, et...

ROBERT, de même.

Non, mais attendez... Voici où est la pièce... La femme a un ami, un ami dévoué qui veut la sauver. Il va trouver la maîtresse du mari, qu'il connaît pour une femme de cœur et une femme d'esprit. Il lui dit : « Madame, vous faites, sans le savoir peut-être, le malheur d'une famille dont la ruine est presque consommée par les dissipations de celui qui vous aime. Quelque sérieux que soient les liens qui vous attachent à lui, ils sont moins sacrés que ceux d'une épouse. Je viens vous avertir du mal que vous causez involontairement. » Il n'en dit pas plus. Alors, comme ce n'est point une femme vulgaire, elle comprend et se dévoue, elle emploie les ressources de son esprit pour amener une rupture naturelle en apparence, et...

RENÉE, qui a écouté les dernières phrases dans le plus grand trouble, l'interrompant brusquement.

Monsieur !... votre nom?

ROBERT, d'un ton affectueux.

Mon nom?... pourquoi le demander, madame? N'est-ce pas ôter à notre aventure tout le charme... du romanesque, nous exposer, peut-être, à reconnaître dans ces héros... de mon imagination... des personnages réels?...

RENÉE, avec dignité.

Monsieur, je crois m'adresser à un homme d'honneur; qui êtes-vous?

ROBERT, de même.

Qui je suis, madame? un ami...

RENÉE.

Oh! cessez, monsieur, vous êtes chez moi... je suis une femme et je vous prie... jetez le masque...

ROBERT.

Vous l'exigez, madame? j'obéis... Je ne vous trompais pas en me disant un ami... je suis le gendre de monsieur de Lirmay.

RENÉE.

Vous! (Elle se recule brusquement.) monsieur!

ROBERT.

Pourquoi vous éloigner?

RENÉE.

Assez, monsieur... je comprends maintenant le rôle que vous êtes venu jouer ici.

ROBERT.

Madame...

RENÉE.

Prenez garde !... il est des choses qu'un galant homme ne doit jamais dire à une femme, si malheureuse qu'elle soit, elle a quelquefois le droit d'être plainte, sinon respectée.

ROBERT.

Vous vous méprenez sur le sentiment qui m'amène, madame...

RENÉE.

Votre présence ici est une offense !

ROBERT.

Non, madame, elle est au contraire une preuve d'estime. Je ne puis vouloir vous offenser, car celle que j'ai épousée a été votre amie, je ne saurais l'oublier. C'est en son nom que je parle, et c'est elle qui vous prierait pour sa mère, si elle savait tout.

RENÉE.

Elle ignore ?...

ROBERT.

J'ai gardé votre secret.

RENÉE.

Vous ?

ROBERT.

Oui.

RENÉE.

Et vous me voyez sans colère ?

ROBERT.

Oui, car je vous plains.

RENÉE.

Vous me plaignez ?

ROBERT, *avec bonhomie.*

Oui, je vous plains; mais me prenez-vous pas pour un de ces puritains tout d'une pièce qui ne jugent que le fait; de ces gens à vues étroites, qui condamnent sans tenir compte de la lutte et qui ignorent le malheur attaché à certaines destinées? Croyez-le, c'est un ami qui vous parle, et quelque délicat que soit ce sujet, je ne veux pas vous offenser, car nous le traiterons en nous donnant la main... Le voulez-vous?

RENÉE, *lui prenant la main.*

Merci... quoique vous me portiez un coup mortel.

ROBERT.

Madame...

RENÉE.

Je m'étourdissais, je croyais être à l'abri du mépris... Ah! vous me faites maudire ma vie!... Mais ne m'avez-vous pas aussi parlé... d'une ruine?

ROBERT.

Oh! cela n'est que secondaire et ne saurait vous toucher, la ruine est commencée depuis dix ans, et vous l'avez retardée.

RENÉE.

Vous cherchez à pallier mes torts...

ROBERT.

Non. Vous savez que monsieur de Lirmay a été souvent entraîné, et c'est encore un bonheur pour nous que le hasard vous ait donné quelque empire sur lui, car vous nous aiderez à le sauver.

RENÉE.

Oh! pour le sauver, je me sacrifierais!... et le sacrifice est plus grand que vous ne le pensez. Après la faute, une

femme n'a qu'une excuse : c'est sa constance dans l'affection pour laquelle elle a trahi ses devoirs. — Ah ! j'ai mal compris la vie, je le vois, et je paye chèrement mon erreur, puisque vous avez le droit de venir me mettre la rougeur au front.

ROBERT.

Madame...

RENÉE.

Ce n'est pas un reproche ; vous m'éveillez d'un triste songe... je rachèterai le mal que j'ai fait.

ROBERT.

Merci.

RENÉE.

Seulement... laissez-moi tout vous dire. Il me paraît indigne... de quitter... monsieur de Lirmay au moment de sa ruine, et c'est là ce que vous me demandez, n'est-ce pas ?

ROBERT.

Oui, madame...

RENÉE, vivement.

Ne croyez pas que je recule devant une expiation... mais songez que cette rupture, c'est le désespoir pour lui...

ROBERT.

Il est des douleurs salutaires. Il ne souffrira pas plus que sa femme, qui espère et attend que l'âge ou la pauvreté le lui ramène. Il vous aime, tant mieux, son désespoir le sauvera peut-être de la vie folle où il se perd .. Enfin... vous savez tout, madame ; maintenant... prenez conseil de votre cœur, je ne saurais rien ajouter. (Il salue.)

RENÉE, voyant entrer Lirmay.

Monsieur de Lirmay !...

SCÈNE VI

RENÉE, ROBERT, LIRMAY.

LIRMAY, avec un étonnement profond.

Vous ici, Robert !...

ROBERT, avec tranquillité.

Moi-même !... oui, cher beau-père.

RENÉE, à Lirmay.

Monsieur...

LIRMAY, à Robert.

Vous ne m'aviez jamais dit... que vous connaissiez madame.

ROBERT.

C'est que vous ne me l'aviez jamais demandé.

LIRMAY.

Mais... vous n'étiez jamais venu la voir.

ROBERT.

J'y viens aujourd'hui.

LIRMAY.

Ah !... Puis-je connaître le but de cette visite ?

ROBERT.

Qu'a-t-elle d'étrange ?...

LIRMAY, impérieusement.

De votre part, elle l'est pour moi, et vous allez me l'expliquer.

ROBERT.

Ah! prenez garde, monsieur, vous m'interrogez d'une façon... peut-être un peu trop paternelle... et le lieu me paraît, en tout cas, mal choisi pour vous répondre.

(Il va pour se retirer.)

LIRMAY.

Non, non, Robert, restez; madame permettra qu'une explication que je crois nécessaire ait lieu sur-le-champ.

RENÉE.

Mais que signifie...

LIRMAY.

Retirez-vous, je vous en prie, ma chère... je comprends le but de cette démarche, et il importe qu'elle ne se renouvelle pas, pardonnez-moi de disposer de votre salon, et laissez-nous, monsieur et moi, vider à l'instant ce débat.

RENÉE.

Vous le voulez?...

LIRMAY.

Je vous en prie. (Renée salue Robert et sort.)

SCÈNE VII

LIRMAY, ROBERT.

LIRMAY, maîtrisant avec peine sa colère.

Que venez-vous faire ici, Robert?

ROBERT, avec le plus grand calme.

Une visite, cher beau-père.

LIRMAY.

Nous avons toujours été bons amis, répondez-moi sincèrement.

ROBERT.

Mais que trouvez-vous de si extraordinaire à ce que je vienne dans un lieu... où vous venez vous-même?

LIRMAY, s'emportant.

Oh! parlons sans détours. Moi, j'y viens... parce que... Enfin... vous savez fort bien pourquoi je viens ici.

ROBERT.

J'aurais voulu l'ignorer.

LIRMAY.

Mais vous ne l'ignoriez pas, et je vous le dis parce qu'il importe de dessiner nettement nos situations. J'ai tort! je le sais; je suis sous le joug d'une passion folle à mon âge, je fais le malheur des miens... Vous ne serez jamais plus sévère pour moi que je ne le suis. Vous le voyez, je n'atténue pas mes torts... Mais la raison est impuissante contre les passions, on les subit, on ne les règle pas. Nous connaissons le monde, nous savons vivre, expliquons-nous donc franchement.

ROBERT.

Je n'ai rien à vous dire... Vous êtes le maître de vos actions bonnes ou mauvaises... Je n'ai pas recherché cette confidence, et si vous avez des torts... je désire les ignorer. Ainsi...

LIRMAY, l'arrêtant.

Non, Robert, il faut que nous vidions cette question une bonne fois, pour n'y plus revenir. Une explication est nécessaire quand je vous trouve dans cette maison.

ROBERT.

Pourtant...

LIRMAY.

Vous n'êtes pas homme à venir chez mademoiselle de Nareuil sans y être amené par un motif sérieux.

ROBERT.

Mais il se peut qu'il ne me soit pas permis de vous le dire, ce motif.

LIRMAY, *impérieusement.*

J'ai le droit de le connaître!

ROBERT.

Ah! encore une fois, cher beau-père... vous oubliez que je ne suis pas tout à fait votre fils!

LIRMAY, *cherchant à se calmer.*

Pardon, Robert, pardon... Tenez... je me laisse emporter, j'ai tort!... Mais voyons, mon ami, dites-moi qu'il n'a pas été question de moi dans votre entretien avec Renée, et je n'insiste plus.

ROBERT.

Je ne puis.

LIRMAY.

Vous ne voulez pas?

ROBERT.

Je ne le dois pas.

LIRMAY, *furieux.*

Ah! Eh bien! moi je vais vous dire ce que vous êtes venu faire ici : vous y êtes venu pour essayer de rompre une liaison que vous blâmez... Mais en cela vous avez mal agi, et je ne souffrirai pas votre intervention... dans ce qui ne regarde que moi.

ROBERT.

Que vous?

LIRMAY.

Oui, moi seul. Je ne suis pas en tutelle que je sache, et sous la vôtre moins que sous celle de quiconque... et je vous défends...

ROBERT, avec calme.

Ah! écoutez-moi, mon cher beau-père, n'allons pas plus loin... Vous êtes en colère... vous allez me dire des choses désagréables dont vous aurez regret plus tard. Tous mes raisonnements ne serviraient à rien. Vous êtes amoureux? Je le comprends... ça m'est bien égal! Je ne me fais pas le défenseur de la foi conjugale, moi, je laisse ce rôle à de plus parfaits! mais... je considère que la famille est en danger, je me suis mis en tête de la sauver et je la sauverai.

LIRMAY.

Oh! je saurai protéger la femme que j'aime contre toute persécution de votre part!... Je veux bien oublier cette démarche, mais qu'elle ne se renouvelle plus.

ROBERT.

Calmez-vous... je suis votre gendre... nous ne pouvons pas nous battre ensemble, n'est-ce pas?... mais je suis entêté comme un Breton et je ne me tiens pas pour battu!...

LIRMAY.

Monsieur!

ROBERT.

Allons, allons... aujourd'hui... Votre cœur est irrité, demain... je m'adresserai à votre logique.

LIRMAY.

Robert!

ROBERT.

Ne vous fâchez pas. Nous avons bien le temps de nous revoir... Adieu.

(Il salue et sort.)

SCÈNE VIII

RENÉE, LIRMAY.

LIRMAY.

Ah! c'est ainsi... Eh bien, soit! si c'est une lutte, je lutterai... Renée.

RENÉE.

Qu'avez-vous?

LIRMAY, dans le plus grand trouble.

Répondez-moi, je veux tout savoir.

RENÉE.

Calmez-vous.

LIRMAY, de même.

Mais vous voyez bien que je sais tout; vous voyez bien que j'avais tout pressenti... Il vous a demandé de me quitter...

RENÉE.

Il m'a éclairée sur le mal que je fais, il m'a appris... que d'autres souffrent par moi.

LIRMAY.

Eh! que m'importent les autres?

RENÉE.

Oh ! taisez-vous !

LIRMAY, éperdu.

Ah ! dis-moi que tu ne m'abandonneras pas, car, vois-tu, c'est me tuer !... Tu es ma dernière espérance de bonheur, tu es ma jeunesse !... Sans toi, je n'existe plus, toute flamme s'éteint, ma vie est finie... je suis vieux ! je suis vieux !... Tu ne réponds pas ?... quoi... pour un mot qu'il t'a dit ?...

RENÉE.

Mais ce mot... m'a fait descendre au rang d'une misérable !

LIRMAY.

Il t'a insultée ?

RENÉE.

Non, non, il m'a parlé comme un homme d'honneur; mais j'ai compris, quel que soit le nom dont je colore ma situation, qu'on a le droit de dire que vous vous ruinez pour moi, que je vis aux dépens de votre famille !...

LIRMAY.

Mais ce que tu dis est insensé !... mon amour...

RENÉE, amèrement.

Votre amour ! je le vole à votre femme... et elle pleure.

LIRMAY.

Mais jusqu'à ce jour...

RENÉE.

Jusqu'à ce jour j'ai été folle... Par ces lâches compromis de conscience qui vous conduisent peu à peu jusqu'au vice, j'en suis venue à une position honteuse où l'amour se mêle à de hideux intérêts... Oui, nous nous trompions tous deux : l'amour, si grand qu'il soit, n'est jamais pur quand on peut dire qu'il se fait acheter.

LIRMAY.

Oh ! tais-toi ! tais-toi !... tu m'épouvantes !

RENÉE.

J'ai été bien plus épouvantée que vous, moi, tout à l'heure, quand tout à coup j'ai vu surgir devant moi ces droits que mon orgueil méconnaissait ! Je me suis trouvée bien petite, quand on a opposé à mon amour coupable, l'amour sacré d'une épouse. J'ai senti mon néant, car sa cause s'appelle la famille !... La mienne... la mienne n'a qu'un nom... que je n'ose pas dire.

LIRMAY.

Renée ! tu te calomnies.

RENÉE.

Trouvez-moi donc un nom que je puisse répondre pour me justifier ?

LIRMAY.

Oh ! l'imprudent payera cher les larmes qu'il te fait verser !...

RENÉE.

Je ne le veux pas !... Par grâce !. . n'ajoutez pas à mes torts.

LIRMAY.

Alors ne parlons plus de séparation.

RENÉE, avec une sombre détermination.

Il le faut.

LIRMAY.

Comment, tu consentirais à m'abandonner ?

RENÉE.

Je le dois.

LIRMAY.

Mais c'est impossible!... Réfléchis donc!...

RENÉE.

Oh! j'ai réfléchi, je ne saurais plus vivre ainsi.

LIRMAY, d'un ton amer.

En vérité, Renée, vous semblez chercher un prétexte. Ces scrupules sont tardifs, ma chère, qui vous arrivent le jour où l'on vous apprend ma ruine...

RENÉE.

Comment?

LIRMAY.

Oui, je peux tout croire! les avertissements de Robert ne vous ont trouvée que trop bien préparée à une rupture; qui sait si vous ne la désiriez pas au fond du cœur?

RENÉE, atterrée.

Vous m'insultez!... Oh!... vous!... vous!...

LIRMAY, éperdu.

Pardon, Renée, pardon, mais à la pensée de te perdre, je deviens fou... pardonne moi...

RENÉE.

Ah! je suis descendue bien bas! et je ne puis plus me faire d'illusion, quand, vous-même, vous avez le droit de me traiter ainsi!

LIRMAY, l'implorant.

Renée! Renée!

RENÉE.

Ah! tout est bien fini.

CLARA, annonçant.

Monsieur Julien de Nareuil !

LIRMAY, atterré.

Lui ?...

RENÉE, vivement.

Oh ! pas un mot devant lui. (Entre Julien.)

SCÈNE IX

RENÉE, LIRMAY, JULIEN.

JULIEN, étonné.

Monsieur de Lirmay !

RENÉE, troublée.

Julien, oui... monsieur de Lirmay... qui venait... m'annoncer ton arrivée.

JULIEN, gravement.

Je vous remercie de cette démarche, monsieur, et j'en profiterai pour vous demander pardon du scandale, qu'involontairement, j'ai introduit dans votre maison.

RENÉE, vivement.

Julien !...

JULIEN, avec calme.

Renée, nous devons être humbles devant monsieur.

(Lirmay reste terrifié, ne sait que répondre, il salue, balbutie un adieu et sort.)

SCÈNE X

RENÉE, JULIEN.

RENÉE, avec explosion.

Julien, partons, emmène-moi d'ici.

JULIEN.

Que dis-tu ?

RENÉE, éperdue.

Oh ! ces tapis me brûlent les pieds !... j'étouffe dans cet air empesté !... ce luxe m'écrase et me fait honte !... emmène-moi !

JULIEN.

Mon Dieu ! tu me fais peur... Qu'est-il arrivé ?

RENÉE.

J'ai cru qu'une femme pouvait rester digne dans un amour que les lois n'ont pas consacré... et je viens de voir que je n'étais qu'une...

JULIEN.

Renée, tu t'égares...

RENÉE.

Non, non. La famille de celui qui m'a perdue est venue réclamer près de moi... Entends-tu?... je les ruine!...

JULIEN.

Oh! malheureuse, viens, viens, quitte cette maison.

RENÉE, à Clara, qu'elle a sonné.

Un châle, un chapeau!

JULIEN.

Tu me diras son nom, n'est-ce pas?

RENÉE.

Son nom...! Oh! jamais! Jamais un mot de ce hideux passé!

JULIEN, à part.

Eh bien! un autre me le dira.

(Renée met à la hâte le châle et le chapeau que Clara lui apporte.)

RENÉE, à Julien, prenant convulsivement son bras.

Viens!... (Ils sortent.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Un salon chez Lirmay. Riche ameublement. Porte au fond et portes latérales au prèmier plan.

SCÈNE PREMIÈRE

LIRMAY, MADAME DE LIRMAY.

MADAME DE LIRMAY.

Tiens... je t'ai fait apporter tes cigares.

LIRMAY, absorbé, ne répond que distraitement pendant tout le commencement de la scène.

Merci! je ne veux pas enfumer ton salon.

MADAME DE LIRMAY.

Je n'attends aucune visite, et je t'assure que la fumée ne m'incommode plus, je m'y suis fait accoutumer par Robert à la campagne.

LIRMAY.

Pauvre amie dévouée.

MADAME DE LIRMAY, avec simplicité.

Oh! je suis un prodige de dévouement!... Mais je suis si heureuse de t'avoir eu à déjeuner en tête à tête.

LIRMAY.

C'est un plaisir que je te donne bien rarement, n'est-ce pas?

MADAME DE LIRMAY.

Ne te reproche rien. Ne sais-je pas qu'un esprit comme le tien ne peut se plier à la simplicité de ma vie? Il y a en toi un besoin d'activité que je comprends, il faut à ton intelligence le mouvement du monde et des affaires... Je ne veux pas t'emprisonner dans un ménage ni te faire une chaîne de ma tendresse?

LIRMAY, avec un soupir.

Oui, je te laisse souvent seule!... Tu mérites pourtant bien qu'on t'adore!

MADAME DE LIRMAY.

J'y fais ce que je peux! — Vois-tu, ma conduite est le résultat d'une dissimulation profonde: notre empire, à nous autres femmes, est bien plus grand quand nous savons le cacher... Ainsi, toi, si tu penses à ta femme lorsque tu es loin d'elle, c'est pour la regretter, j'en suis sûre; car tu ne crains pas ses plaintes, son souvenir est toujours doux pour toi. — Vois comme c'est habile!

LIRMAY.

Oui... pour me donner des remords.

MADAME DE LIRMAY.

Va, ne te préoccupe pas de quelques tristesses. Tu vis libre, heureux au milieu du monde... je n'en suis pas ja-

louse. A tes mauvaises heures tu reviens à moi. Alors je règne en souveraine, je dissipe tes chagrins.

LIRMAY.

Oui... et comme un ingrat je repars quand tu m'as consolé.

MADAME DE LIRMAY.

C'est l'éternelle fable des deux pigeons... l'un d'eux s'ennuyait au logis.

LIRMAY.

Que notre âme est faite d'étrange façon !... Le bonheur est là... je le tiens dans ma main...

MADAME DE LIRMAY, mettant sa main dans celle de Lirmay.

Eh bien... ferme-la pour qu'il ne s'échappe pas !... Voyons, tu as aujourd'hui quelque souci, dis-le-moi... Qui sait si je ne te donnerai pas un bon conseil ?

LIRMAY.

Mais je n'ai rien, chère.

MADAME DE LIRMAY.

Oh ! je ne m'y trompe pas, va. J'ai un sens intime qui me guide : quand tu as un chagrin... je le vois.

LIRMAY, lui prenant les mains.

Eh bien ! oui, en te voyant si dévouée... je songe à l'isolement dans lequel je te laisse... Tiens, j'ai été un fou et un ingrat, mais je veux réparer mes torts, et dès aujourd'hui... Tu souris, parce que dix fois je t'ai fait la même promesse et que dix fois j'y ai manqué... mais je te jure...

MADAME DE LIRMAY.

Ne jure pas !... donne-moi plutôt un gage de ta résolution... Le veux-tu ?

LIRMAY.

Oui, ordonne.

MADAME DE LIRMAY.

Nos enfants vont finir la saison à Rennes... Allons passer un mois avec eux.

LIRMAY.

Un mois à Rennes! mais, mon amie... cela m'est difficile.

MADAME DE LIRMAY.

J'ai promis d'y aller... ne me refuse pas, je t'en prie.

LIRMAY.

Eh bien! pars avec ta fille... j'irai... mais plus tard.

MADAME DE LIRMAY.

Je serais inquiète de te laisser à Paris. Tu sais combien je suis exagérée dans mes craintes... loin de toi, je rêve mille accidents...

LIRMAY.

J'ai besoin de quelques jours... pour terminer une affaire.

MADAME DE LIRMAY.

Quelle affaire?

LIRMAY.

Rien d'inquiétant... Une affaire d'argent.

MADAME DE LIRMAY.

Charge quelqu'un de la terminer.

LIRMAY.

Non, cela ne se peut pas.

MADAME DE LIRMAY.

Est-ce l'argent qui te manque... demande ce qu'il te faut à ton notaire.

LIRMAY.

Ce serait trop long.

MADAME DE LIRMAY.

Ce voyage, avec les enfants, eût été charmant. C'est une si grande fête pour eux que d'avoir leur père ! Mais j'y songe... que ne pries-tu Roland de te prêter pour quelques jours...

LIRMAY.

Roland?... Oh! non... j'aimerais mieux ne pas m'adresser à lui.

MADAME DE LIRMAY.

Il serait enchanté de te rendre ce service.

LIRMAY.

Enfin, ne t'inquiète pas... si j'ai besoin de lui, je verrai...

MADAME DE LIRMAY.

Allons, tu sais mieux que moi ce qui convient. (Un silence.) Mais... dis donc... à propos de Roland... j'ai peur qu'il ne soit menacé en ce moment dans son repos.

LIRMAY.

Comment cela?

MADAME DE LIRMAY, avec une grande hésitation.

Avant-hier j'ai à peine eu le temps de te dire quelques mots de la visite de... monsieur de Nareuil. Je crois... qu'il faudrait que... Roland fût prévenu d'une circonstance qu'il

ignore et... qui pourrait, peut-être, lui créer un grand danger.

LIRMAY.

Lequel ?

MADAME DE LIRMAY.

Eh bien!... sais-tu pourquoi revenait Julien?

LIRMAY.

Pourquoi ?

MADAME DE LIRMAY.

Il adore sa cousine.

LIRMAY.

Lui?

MADAME DE LIRMAY.

Oui... et il accourait tout joyeux avec l'espoir de l'épouser.

LIRMAY.

Ah! c'est impossible!

MADAME DE LIRMAY.

Il me l'a dit lui-même.

LIRMAY.

Elle accepterait ce mariage?

MADAME DE LIRMAY.

Non... elle n'oserait le tromper.

LIRMAY, avec amertume et s'oubliant.

Pourquoi pas ?... Julien l'aime... il est riche...

MADAME DE LIRMAY.

Mon ami... tu es sévère... Nous sommes tenus à l'indulgence, nous... qui devions la protéger.

LIRMAY.

Que dis-tu ?

MADAME DE LIRMAY, avec austérité.

Le malheur fait commettre bien des fautes ; la situation abandonnée de cette pauvre fille aurait dû la faire respecter... et ce n'est peut-être pas sur elle que le monde ferait retomber sa sévérité.

LIRMAY.

Tu la défends ?

MADAME DE LIRMAY.

J'ai pitié d'elle ; le plus coupable, mon ami, c'est celui qui l'a perdue et... elle paye chèrement le crime d'un autre.

LIRMAY, avec trouble.

Oui, ce n'est pas elle qu'on accuserait... mais laissons ce sujet... Au fait, cela ne nous regarde pas.

MADAME DE LIRMAY.

C'est vrai... mais... j'ai voulu te prévenir des sentiments de monsieur de Nareuil, pour que tu dises... à Roland... qu'il devrait s'éloigner de Paris.

LIRMAY, l'interrogeant du regard avec inquiétude.

Ah !

MADAME DE LIRMAY.

Pardonne-moi d'avoir abordé ce sujet... mais... je tremble... pour lui...

LIRMAY.

Je l'avertirai.

MADAME DE LIRMAY.

Merci.

JEAN, entrant.

Monsieur Roland demande si monsieur est visible.

LIRMAY.

Faites-le entrer dans mon cabinet... j'y vais.

MADAME DE LIRMAY.

Mais non, reste ici, ne te dérange pas... j'entre chez moi... J'attends Anna, nous avons une grande affaire... quatre robes à essayer pour la saison d'automne, tu comprends? — Tu me rendrais bien heureuse si tu venais à Rennes.

LIRMAY.

Eh bien!... je tâcherai.

MADAME DE LIRMAY, avec simplicité.

Tu verras que tu ne t'ennuieras pas. (Elle sort.)

LIRMAY, au domestique.

Faites entrer. (A lui-même.) Ah! Julien l'aime.

SCÈNE II

LIRMAY, ROLAND.

ROLAND, d'un air taciturne.

Bonjour.

LIRMAY, pensif.

Bonjour.

ROLAND, de même.

Je viens de chez Renée croyant t'y trouver et il n'y avait personne.

LIRMAY, amèrement.

Elle aura fait défendre sa porte !...

ROLAND.

Tu dis cela d'un air sombre... Tant mieux alors, nous pourrons rager ensemble... Je sors de subir une algarade... je suis furieux ! — Tu ne m'écoutes pas.

LIRMAY, distraitement.

Si, si... parle.

ROLAND.

Ah ! je devine ce qui te tourmente... Tu as un billet protesté, toi.

LIRMAY.

Qui te l'a dit ?

ROLAND.

Quelqu'un... à qui j'ai promis de te tirer d'embarras.

LIRMAY.

Eh bien! c'est vrai, et je n'osais m'adresser à toi...

ROLAND.

Parce que tu me dois déjà ?... Ah ! tu vas bien toi... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, tu auras ton argent ; écoute d'abord ce qui m'arrive. — Tout à l'heure, je passais rue Blanche, j'entends une trompette dans une cour où des troupiers faisaient de la gymnastique ; j'y jette un coup

d'œil... Mon ami!... le jeune soldat qui soufflait dans l'instrument de cuivre... était ce prétendu auteur que j'ai rencontré au bois avec Coralie!...

LIRMAY.

C'était peut-être une ressemblance.

ROLAND.

Une ressemblance? Oh! oh! tu vas bien voir! — A sa vue, j'étais resté pétrifié. Il m'aperçoit, me reconnaît aussi... Je lui lance mon regard terrible... Loin d'en être troublé, l'impudent se met à rire, et, me regardant en face, il me joue sur sa trompette (Chantant d'un ton lugubre et avec rage) : *Ah! qu'il fait donc bon, qu'il fait donc bon cueillir...* Tu conçois ma rage... je m'enfuis de colère, et jusqu'au bout de la rue... j'entendais toujours cet air gouailleur et terrifiant : *Ah! qu'il fait donc bon...*(D'un ton farouche.) Oh! si j'étais militaire!... comme je me battrais avec ce polisson!

LIRMAY, sans l'écouter.

Calme-toi.

ROLAND, rugissant.

Un rival!... un trompette du Gymnase musical!

LIRMAY.

Eh! que t'importe... lui ou un autre?

ROLAND, naïvement.

C'est vrai!... Mais j'aimerais mieux ni l'un ni l'autre... Oh! j'en ai assez, moi, de ces agitations... Non pas que je doute de Coralie, j'ai confiance en elle; mais il est désagréable de penser... Tu ne m'écoutes pas.

LIRMAY, se promenant avec agitation.

Si, si.

ROLAND, amèrement.

Je le vois... tu prends une grande part à mes ennuis... Enfin tu as de la philosophie... pour le malheur des autres!...

LIRMAY.

Ah ! mon cher, plût au ciel que mon malheur ne fût pas plus grand que le tien !

ROLAND.

C'est vrai, il te faut 25,000 francs à toi, pour un tapissier.

LIRMAY.

Oui, et tu me sauves en me les prêtant car on a obtenu un jugement contre moi.

ROLAND.

Un jugement ?... te voilà bien !... Aussi tu vas comme un fou. Que diable ! Tu as deux maisons... tu n'as qu'une fortune.

LIRMAY.

Ah ! il s'agit bien de fortune en ce moment !...

ROLAND.

Qu'y a-t-il donc ?

LIRMAY.

Mon ami, je suis perdu ! Renée ne veut plus me voir... et sais-tu pourquoi ?... Julien l'aime.

ROLAND.

Tant mieux ! accepte la rupture ! C'est une économie.

LIRMAY, amèrement.

Accepter la rupture ? Ah ! oui, voilà un sage conseil !... Eh

bien, et mon cœur, ce lâche cœur qui ne peut vivre sans elle?

ROLAND, cherchant à le calmer.

Voyons, voyons... après tout... il me semble bien difficile que Julien l'enlève.

LIRMAY.

Est-ce que je sais? Il m'a écrit ce matin... il me demande un rendez-vous.

ROLAND.

Lui?... Ah! mon Dieu!

LIRMAY.

Je l'attends!

ROLAND.

Prends garde... s'il allait te provoquer...

LIRMAY.

C'est bien ce que j'espère.

ROLAND.

Comment, un duel?

LIRMAY.

Ah! il serait le bienvenu!... Je me bats, moi.

ROLAND.

Malheureux! je le sais bien. . tu ne t'es battu que trop souvent! mais voyons... songes-y, tu es marié, si ta femme apprenait... Il y a de quoi la tuer.

LIRMAY, accablé.

Ah! oui... tu as raison.

ROLAND.

Il faut réfléchir.

LIRMAY.

Mais crois-tu que je ne me révolte pas contre mon indignité?... Je vois le péril et j'y cours en aveugle. Que veux-tu que je te dise? Tu connais bien ces mauvais instincts contre lesquels la raison est impuissante et auxquels on sacrifie tout, fortune, honneur, affections sacrées; car j'aime ma femme, mes enfants que je ruine, pour un amour plein d'amertume. Je vis dans des transes horribles. Hier c'était mon fils, devant qui je me sentais rougir. Aujourd'hui je tremble que l'arrivée de ce Julien n'amène un éclat...

ROLAND, *d'un ton doctoral.*

Ah! dame, à ton âge et dans ta position... quand on se lance dans des aventures...

LIRMAY.

Oh! fais-moi grâce des sermons!... Écoute, il faut parer aux événements. Va trouver Renée, prie-la de me recevoir; dis-lui... que je suis au désespoir, que je la supplie d'avoir pitié de moi, je veux... je veux lui dire adieu...

ROLAND.

Mon ami, tu as tort... Je sais ce que c'est que ces adieux-là, moi!...

LIRMAY.

Je te promets d'avoir du courage. Mais obtiens une dernière entrevue... je t'en prie.

ROLAND.

C'est une folie!... enfin...

LIRMAY.

Va, va. — Dis-moi, peux-tu me donner... cet argent aujourd'hui

ROLAND.

Je vais te le chercher... Seulement, mon cher, tu me feras une reconnaissance.

LIRMAY.

C'est trop juste.

ROLAND.

Et tu la feras signer par ta femme.

LIRMAY.

A quoi bon ?

ROLAND.

Ah ! mon ami, il faut de la régularité ; on ne sait pas ce qui peut arriver... Tes affaires sont fort embrouillées... Tu peux mourir.

LIRMAY, avec impatience.

Ah !

ROLAND, naïvement.

Dame !... tu es dans l'âge des apoplexies !

LIRMAY.

Mais songe donc...

SCÈNE III

LES MÊMES, ROBERT, ANNA.

ANNA, entrant au bras de Robert.

Les enfants de monsieur de Lirmay !... Nous nous annonçons nous-mêmes. — Bonjour, monsieur mon père.

LIRMAY, l'embrassant.

Ah ! bonjour, mon enfant... ta mère est chez elle...

ANNA.

Eh bien ! tu me chasses?...

LIRMAY.

Non, je te reverrai tout à l'heure... J'étais en affaire...

ANNA.

Bon ! je plaisante... Et d'ailleurs, on m'attend... une couturière... je suis en retard... A bientôt. (A Robert.) Viens-tu?

LIRMAY.

Robert, restez, je vous prie, j'ai à causer avec vous.

ROBERT.

A vos ordres.

ANNA, à Robert.

Je t'attends. (Elle sort.)

ROLAND.

Alors ! je te laisse... dans une heure, je suis à toi...

LIRMAY.

Merci ! (A demi-voix, en le reconduisant.) Tu verras Renée, n'est-ce pas?

ROLAND.

Cela m'ennuie... j'ai peur du cousin. — Enfin, j'irai... (Il sort.)

SCÈNE IV

LIRMAY, ROBERT.

LIRMAY, *d'un ton amical.*

Asseyez-vous, Robert, et écoutez-moi. — Hier... j'ai été si surpris de vous rencontrer... chez mademoiselle de Nareuil, que j'ai cédé à une irritation... peut-être exagérée...

ROBERT, *gaiement.*

Oh! sans rancune!... Vous m'avez un peu vertement rabroué... j'avais tort. Je m'étais fourvoyé... En somme, cette démarche venait de l'intérêt que je vous porte...

LIRMAY.

Oui, je le sais, mais votre amitié peut s'égarer, et... j'ai lieu de trouver étrange... que vous interveniez dans cette affaire...

ROBERT.

C'est bien à mon corps défendant! j'en suis désolé, je vous le jure! Cela me trouble, m'agite... ma vie est révolutionnée de fond en comble. Sans compter que je suis ridicule... j'ai l'air du raisonneur des vieilles comédies... Je crois sentir sur mon front l'énorme perruque, et il me semble que je vais naziller.

LIRMAY, *souriant.*

Mon cher... rien ne vous oblige à cet emploi.

ROBERT, *riant.*

Le fait est qu'il est extravagant, ma parole d'honneur!...

Nos rôles sont intervertis!... car enfin, j'ai pris un beau-père pour me surveiller, m'empêcher de faire des sottises... et c'est moi qui cours après vous pour vous ramener au bercail!

LIRMAY.

Ah çà! voyons, Robert, vous êtes un homme d'esprit... je m'étonne de cet accès de rigorisme qui vous prend tout à coup.

ROBERT.

Vous n'en êtes pas plus étonné que moi... Je veux bien que le loup me croque si je m'attendais jamais à m'entendre professer une morale... aussi transcendante!

LIRMAY.

Enfin... vous n'avez pas, vous-même, toujours vécu comme un Caton.

ROBERT, d'un ton enjoué.

Parbleu, non! J'ai fait des folies comme tout le monde: j'ai même été très-loin... Mais moi, qui ne pouvais pas regarder un mari sans rire... me voilà marié bel et bien... J'ai appris le vrai nom des choses qui me semblaient oiseuses: cela s'appelle une femme qui porte votre nom; cela s'appelle des enfants; la fortune, l'avenir de tout ce monde-là reposent sur vous seul... cela devient effrayant et sérieux!

LIRMAY.

J'approuve ce changement en ce qui vous concerne; mais... prétendriez-vous régler ma conduite et mes affections?

ROBERT, avec bonhomie.

Moi?... Pas le moins du monde. Je comprends les passions, je les respecte... Je vous absous... c'est charmant d'aimer! Et cela n'arrive qu'aux gens qui ont du cœur!... Malheureuse-

ment, il y a cette maudite réalité qui vient à chaque instant troubler les romans les mieux arrangés.

LIRMAY.

Que voulez-vous dire ?

ROBERT, toujours souriant et très-amicalement.

Je laisse de côté la morale prêcheuse. Vous êtes amoureux, c'est votre affaire !... Mais entre nous, cher beau-père... il y a dans la vie des questions matérielles... auxquelles il faut toujours en arriver. Répondez-moi franchement... si, entraîné par une passion invincible, je dissipais ma fortune et celle de votre fille, quel serait votre devoir... hein ?... De me faire séparer de biens... de me donner un joli conseil judiciaire.

LIRMAY, devenant sérieux.

Ah çà ! Robert, vous oubliez à qui vous parlez !... Mais moi, j'agirais comme père et comme chef de famille.

ROBERT.

Je ne l'oublie pas... Mais enfin, si vous êtes père de famille je le serai bientôt, moi ; cela m'oblige à sauvegarder nos intérêts communs... et j'en veux causer avec vous.

LIRMAY.

Nos intérêts communs ?.. Vous avez reçu une dot... je ne vous dois rien que je sache.

ROBERT, d'un ton plaisant.

C'est vrai !... Seulement, il y a une chose qui vous échappe... A l'heure qu'il est, moi, je redois à votre succession une partie de cette dot.

LIRMAY.

Comment cela ?

ROBERT.

C'est fort clair... J'ai reçu trois cent mille francs, et si vous vous ruinez entièrement... je devrai les rendre à vos héritiers... Comprenez-vous ?

LIRMAY, sévèrement.

Je ne comprends pas encore où vous voulez en venir... Me demanderiez-vous des comptes, par hasard?

ROBERT.

Dieu m'en garde! ce serait insensé, cher beau-père. Vous avez disposé de ce qui vous appartenait, cela ne regarde personne. Mais entre nous... vous avez le cœur très-jeune... vous aimerez longtemps... je crois qu'il serait utile de mettre à l'abri... la fortune de ma belle-mère.

LIRMAY, d'un ton irrité.

Mettre à l'abri la fortune de votre belle-mère?... Mais vous êtes fou!... Auriez-vous la prétention... de me retirer la gestion de mes biens?

ROBERT, soupirant, le sourire sur les lèvres.

S'il le fallait absolument...

LIRMAY.

Quoi ! vous oseriez me faire un procès scandaleux?

ROBERT.

Oh! quelle idée!... Je m'adresse à vous pour arranger cela.

LIRMAY, s'emportant.

Comment! vous me demandez à moi d'abdiquer ma dignité, mon autorité?... que je me mette en tutelle... que je me déshonore?...

ROBERT.

Mais vous exagérez les choses... Ne vous fâchez pas !...

LIRMAY, se calmant avec peine.

Ah ! tenez, Robert, ce langage est tellement étrange... que je ne veux pas le prendre au sérieux... Je vois ce qui se cache derrière ces misérables questions d'argent... A cela... je veux bien répondre... Je comprends comme vous la nécessité d'en finir avec cet égarement déplorable... Mais vous connaissez ma situation vis-à-vis de Renée...

ROBERT, flegmatiquement.

Ah ! votre situation est difficile, je ne le nie pas.

LIRMAY.

Eh bien ! je dois en sortir en galant homme... Vous venez me parler de vos droits, d'affaires d'argent... c'est une plaisanterie ; que diable ! mon cher... vous n'allez pas me faire interdire !... Vous savez bien que j'aime ceux que vous voulez défendre contre moi... Il me faut du temps pour cette rupture... je vous promets...

ROBERT.

Ah ! cœur faible ! que de fois vous avez parlé ainsi. La vérité vous apparaît et vous reculez devant elle ! il en sera toujours de même... Vous aimez.

LIRMAY.

Eh bien ! oui, j'aime ! laissez-moi m'habituer à cette horrible pensée d'une séparation... un jour viendra... où je pourrai... Non, non, je ne peux pas... je ne veux pas feindre un courage qui est au-dessus de mes forces !... mais ce que vous me demandez est impossible !... Jamais je n'y consentirai.

ROBERT, tranquillement.

Ah ! je conçois que la résignation est pénible et je vous

plains... Parbleu! on gaspille ses belles années, mais quand vient la seconde jeunesse, on l'économise.— Eh! mon Dieu! je serai peut être comme vous un jour!... Dans ce cas-là... je me souhaite un gendre comme moi, qui remplisse, comme moi, un devoir rigoureux, mais utile.

LIRMAY, furieux.

Vous oseriez?

ROBERT.

Il le faudra bien.

LIRMAY.

Robert... prenez garde à ce que vous allez faire!...

ROBERT, avec flegme.

Pardonnez-moi, mais j'y suis forcé... C'est un devoir... je vous jure que cela me désole, ce n'est pas dans mon caractère... Est-ce étonnant que cela tombe sur moi?... Mais enfin je le ferai... et vous m'en remercierez plus tard...

LIRMAY.

Ah! c'est trop longtemps abuser de ma patience!... finissons...

ROBERT, sans s'émouvoir.

Comme il vous plaira!.. vous réfléchirez!

SCÈNE V

ROBERT, LIRMAY, MADAME DE LIRMAY.

MADAME DE LIRMAY, à Robert.

Mon ami, vous êtes instamment réclamé...

ROBERT.

A propos, oui, j'oubliais...

MADAME DE LIRMAY.

Pardon, si je vous dérange; mais Anna prétend que puisqu'elle a un mari, au moins faut-il qu'il la voie dans sa robe rose.

ROBERT.

C'est sérieux... J'y cours... Excusez-moi.

SCÈNE VI

LIRMAY, MADAME DE LIRMAY.

MADAME DE LIRMAY.

Ah ! tu n'as pas idée de la joie d'Anna à la pensée que tu viens à Rennes.

LIRMAY, distraitement.

Vraiment?...

MADAME DE LIRMAY.

Dis donc... j'ai beaucoup réfléchi sur ce que tu m'as dit tout à l'heure... Est-ce que tu n'as pas quarante mille francs à toucher de ce procès?

LIRMAY.

Non, pas encore.

MADAME DE LIRMAY.

Mais ce monsieur Chavart a été condamné.

LIRMAY.

Il peut en appeler et faire traîner l'affaire six mois... Roland m'a offert de me prêter ce qu'il me faut.

MADAME DE LIRMAY.

Oh ! alors nous partirons demain.

LIRMAY.

Non... Nous les rejoindrons... J'ai besoin de quelques jours... mais écoute... Tu sais que Roland, en sa qualité de banquier, ne procède qu'avec ordre quand il s'agit d'argent; je vais lui faire une reconnaissance ; mais... pour la régularité, dit-il, il faut... ta signature.

MADAME DE LIRMAY, *étonnée*.

Ma signature !... A quoi bon ?

LIRMAY.

Il est si timoré...

MADAME DE LIRMAY.

Mais il connaît toutes tes affaires... il n'a donc plus confiance en toi.

LIRMAY.

C'est une simple formalité.

MADAME DE LIRMAY.

Pour une somme si peu importante?... Voyons, mon ami... à qui te confieras-tu si tu te défies de moi ?... Tu as fait quelque perte que tu veux me cacher... Pourquoi ne pas me le dire ?

LIRMAY.

Tu t'exagères le mal. Il est vrai... que j'ai éprouvé quelques pertes; mais... si Roland demande des garanties... c'est que...

MADAME DE LIRMAY.

Ne m'en dis pas plus. — Seulement... écoute-moi, mon ami. Tu sais si la femme t'est dévouée; mais la mère voudrait te faire une question.

LIRMAY.

Parle.

MADAME DE LIRMAY, digne et austère.

Eh bien! tu le sais, tu m'as déjà demandé cinquante mille francs sur ma dot... Tu as bien fait puisque cela t'était nécessaire.... Mais enfin, cette dot, mon ami, n'appartient-elle pas à mes enfants, et ai-je le droit d'en disposer?

LIRMAY.

Comment?

MADAME DE LIRMAY.

Je ne discute pas... ce que j'en dis... c'est de crainte que tu ne te fasses des illusions sur... tes entreprises... ce n'est pas à moi de te juger. Je te soumets un scrupule puéril, sans doute... pour me rassurer, dis-moi que je ne manque pas à mon devoir de mère en faisant ce que tu demandes.

LIRMAY, avec embarras.

Mais quelle idée!

MADAME DE LIRMAY.

L'idée d'une mère qui a peur de tout; mais pour le repos de ma conscience, jure-moi cela... Tu hésites?...

LIRMAY.

Non... Eh bien!... puisque tu le veux... je te jure... (S'arrêtant tout à coup.) Oh! non, tiens, je serais un misérable.

MADAME DE LIRMAY, atterrée.

Que dis-tu?

LIRMAY, avec chaleur.

Je dis... que ton instinct de mère et ta loyauté me font honte... Oui, sois le gardien de notre bien comme tu l'as été de notre honneur... défends-le contre moi... je suis un indigne; je te le dis pendant que j'ai une lueur de raison... Prends garde... car j'engloutirais tout...

MADAME DE LIRMAY.

Mon Dieu! tu m'épouvantes!

LIRMAY, d'un ton digne.

Oh! ne crains plus rien, le péril est passé... J'allais commettre une action déloyale, ta droiture m'a rappelé à moi-même.

MADAME DE LIRMAY, avec anxiété.

Mais qu'y a-t-il donc?... Je t'en prie, dis-moi tout... Si nous sommes ruinés, qu'importe! Ah! je bénirai encore le ciel si tu m'es rendu, si tu renonces à cette vie qui te tourmente sans cesse et te dispute à nous... Voyons... il te faut de l'argent!... J'ai cinq cent mille francs, moi!...

LIRMAY.

Non, non.

MADAME DE LIRMAY, éperdue.

Mais tes enfants eux-mêmes... (Voyant entrer Robert.) Ah! mon ami, joignez-vous à moi, il lui est arrivé un malheur qu'il nous cache.

SCÈNE VII

LIRMAY, MADAME DE LIRMAY, ROBERT.

ROBERT, avec bonhomie.

Mon Dieu, le mystère est superflu, ce malheur je le connais. Ce n'est qu'un malheur d'argent; mon oncle est là pour nous aider... je lui en ai parlé.

LIRMAY.

Vous?

ROBERT.

Oui, moi, parbleu! et le plus pressé c'est de payer.

MADAME DE LIRMAY.

Il a raison, va préparer cet acte que je le signe.

LIRMAY, vivement et jetant un regard défiant à Robert.

Non, non!... Je ne veux pas que tu t'engages pour cette dette.

MADAME DE LIRMAY, avec inquiétude.

Pourquoi?... Mais, qu'est-ce donc que cette dette?...

ROBERT, voyant l'inquiétude de madame de Lirmay.

Eh bien!... puisqu'il faut vous expliquer ce scrupule, c'est... une dette de jeu...

MADAME DE LIRMAY.

Ah!

ROBERT, à Lirmay souriant.

Ma foi!...je vous ai trahi...et maintenant, cher beau-père, acceptez. Ces sortes d'affaires ne doivent pas se remettre.

LIRMAY, avec colère.

Monsieur!... je n'ai que faire de vos conseils, et vous prenez trop de part à ce qui me touche...

MADAME DE LIRMAY, s'interposant.

Mon ami...

LIRMAY.

N'insiste pas et rassure-toi... Tout cela sera fini aujourd'hui. (A Robert.) Quant à vous, monsieur, n'oubliez pas que je suis le maître ici et que je suis d'âge à me passer d'un Mentor ! (Il sort.)

SCÈNE VIII

ROBERT, MADAME DE LIRMAY, puis ANNA ET GEORGES.

MADAME DE LIRMAY.

Robert, qu'y a-t-il donc entre vous?

ROBERT.

Rien.

MADAME DE LIRMAY, avec anxiété.

Oh! vous savez ce qui l'inquiète, je le vois... Mon ami, ne me cachez rien... Si cruelle qu'elle soit, j'aime mieux la vérité que cette horrible incertitude... il court un danger, n'est-ce pas?

ROBERT.

Aucun... Qui peut vous faire croire?...

MADAME DE LIRMAY.

Ah! je ne peux pas vous dire... ce que je crains. Mais j'ai peur... peur pour sa vie!... par grâce, veillez sur lui, et si vous appreniez qu'un péril le menace... j'aurai du courage...

ROBERT, voyant entrer Anna et Georges.

Voici Anna!

ANNA, entrant avec Georges.

Ah!... on se tait quand j'arrive... vous parliez de moi.

ROBERT.

Justement... et j'exprimais mes craintes...

ANNA, l'interrompant.

Oh! l'homme prudent!... Il y a des jours où il observe si le ciel ne menace pas de tomber.

ROBERT.

C'est que vous êtes dessous, tête évaporée!

ANNA.

Évaporée! quelle insolence!

JEAN, entrant avec un plateau.

Des lettres pour monsieur.

MADAME DE LIRMAY.

Il est occupé. Mettez-les là.. (Jean dépose les lettres sur la table et sort.)

GEORGES, à madame de Lirmay.

Mon père partira-t-il avec nous?

MADAME DE LIRMAY.

Je l'espère... Pourtant il se pourrait qu'une affaire... qu'il m'a confiée nous retardât de quelques jours.

ANNA.

Bien! Alors vous ne viendrez pas. Je connais monsieur mon père.

MADAME DE LIRMAY.

Mon enfant, tu parles trop légèrement.

ANNA.

C'est vrai, toujours des affaires. (A Robert.) Si jamais tu en as, toi, tu verras.

ROBERT.

C'est toi qui les dirigeras.

ANNA.

Mais je m'y entendrais. (Regardant les lettres que Jean a déposées sur la table.) Ah! justement, un papier timbré!... des nouvelles du procès Chavart.

MADAME DE LIRMAY, d'un ton distrait.

Vraiment?

ANNA, ouvrant le papier.

Vraiment!... Écoutez tous... j'adore l'aimable langage de la loi. Se voir condamner... On se condamne chacun de son côté dans tous les actes qu'on s'envoie.

ROBERT.

Laisse cela, tu n'y comprends rien.

ANNA.

C'est ce qui me ravit. (Lisant.) « Tribunal de commerce... »

Ah! nous voilà au tribunal de commerce, bon! « Le sieur Lirmay... » Poli! « le condamne. » Très-bien! « à payer la somme de vingt-cinq mille francs pour un billet échu, payable chez mademoiselle Renée de... » Tiens!...

ROBERT, vivement.

Tais-toi! tais-toi!

MADAME DE LIRMAY, consternée.

Qu'as-tu dit?

ANNA, étonnée.

Eh bien! qu'y a-t-il?

MADAME DE LIRMAY.

Donne-moi ce papier.

ANNA, hésitant, sur un signe de Robert.

Maman.

MADAME DE LIRMAY, impérieusement.

Donne. Je le veux!

GEORGES, vivement.

Ma mère, ne lis pas.

MADAME DE LIRMAY.

Pourquoi donc? (Elle lit. — Après un silence.) « A défaut de payement au domicile indiqué, signification sera faite au domicile réel. » (Elle tombe accablée sur un fauteuil.) Jusqu'ici!... Quelle honte!...

ROBERT, ému lui prenant le papier.

Laissez cela.

MADAME DE LIRMAY, le regardant d'un air terrifié.

Vous le saviez?...

GEORGES, avec sollicitude.

Ma mère!...

MADAME DE LIRMAY, à Georges.

Et toi aussi?... Oh! le malheureux!... rougir devant ses enfants! (Voyant entrer Lirmay.) Le voici!... (A l'entrée de Lirmay il se fait un silence glacial.)

LIRMAY, leur voyant à tous une contenance embarrassée.

Que se passe-t-il donc? (A Robert à demi-voix.) Auriez-vous eu le triste courage de me trahir?...

ROBERT, lui donnant le papier timbré qu'il tient à la main.

Tenez... voici ce qu'elle a lu.

LIRMAY, lit.

Ah! (Il demeure interdit, n'ose plus lever les yeux, et se jette sur un fauteuil, cachant son visage dans ses mains.)

MADAME DE LIRMAY, avec véhémence.

Ah! sortez tous! sortez tous!... Votre présence le tue!... Allez... allez...

SCÈNE IX

LIRMAY, MADAME DE LIRMAY.

MADAME DE LIRMAY, après un grand silence, s'approche lentement.

Nous sommes seuls... écoutez-moi. Je ne vous ferai pas de reproches, je savais tout.

LIRMAY, atterré.

Tu savais?...

MADAME DE LIRMAY, avec une dignité suprême.

Oui, je savais tout... Une malheureuse enfant, confiée à notre protection, déshonorée près de moi, entre ma fille et mon fils, sous mon toit... Le foyer domestique souillé par celui qui devait en garder la pureté... Je savais tout... et je me suis tue, car des reproches auraient ouvert un abîme entre nous... J'ai voulu vous conserver le respect et la tendresse de vos enfants, et, dans cet écroulement de mon bonheur, j'ai voulu que du moins la dignité du père restât debout.

LIRMAY.

Ah! tu as dû me maudire!...

MADAME DE LIRMAY.

Je ne vous ai point maudit, je vous ai plaint de déchirer un cœur qui vous aimait ardemment... Vous voyant sans cesse éloigné, j'avais compris que vous étiez dominé par une funeste passion; mais plaçant mes devoirs d'épouse et de mère au-dessus de mon repos, appelant à mon aide Dieu, ma conscience et ma raison, j'ai compris qu'il vient un jour où l'épouse ne peut plus être une amante, je me suis résignée... J'ai souffert et j'ai prié...

LIRMAY.

Ah! pauvre femme!

MADAME LIRMAY.

Je vous ai pardonné. Malgré les cruelles épreuves auxquelles il a plu à Dieu de me soumettre... je n'ai jamais douté de vous... Je savais que cette démence passerait et que votre cœur, épuré par les déceptions, me reviendrait plus digne... c'était là le secret de ma patience et l'aliment de mon courage... Maintenant que cette douloureuse expérience est achevée, reprenez votre place de père et d'époux, et appuyez-vous sans crainte sur moi.

LIRMAY, ému, le visage baigné de larmes.

Ah ! tu as été sublime de dévouement, et je rougis... mais on t'a bien vengée, va... et cet indigne cœur a chèrement payé le mal qu'il t'a fait...

MADAME DE LIRMAY, s'oubliant, le prend tout à coup dans ses bras.

Tu es malheureux ?...

LIRMAY, reste interdit, et lui prenant les mains avec transport.

Ah ! tiens, tu es un ange !... Tu t'oublies dans cette immense douleur pour pleurer sur moi...

MADAME DE LIRMAY, sublime de douleur.

J'avais pardonné, mais, devant ton malheur, j'oublie tout.

LIRMAY, éperdu.

Ah ! désormais, je veux vivre pour te rendre le bonheur... je serai digne de toi... mais soutiens mon courage, car ma force et ma vertu sont en toi. Je te le crie : Emmène-moi, j'ai peur de faiblir encore !... Sois sans pitié... arrache-moi d'ici !...

MADAME DE LIRMAY.

Ah ! pauvre cœur brisé !...

LIRMAY.

N'écoute pas ce que je dis !... Annonce à tes enfants que nous partons demain avec eux... et nous ne reviendrons jamais si tu le veux.

MADAME DE LIRMAY.

Merci !... Va, je te défendrai maintenant.

ROBERT, entrant vivement.

Monsieur de Nareuil !...

MADAME DE LIRMAY, avec terreur.

Ah! mon Dieu!... va-t'en... ne le reçois pas!...

LIRMAY.

Lui?... je l'avais oublié!... (Julien paraît à la porte.)

SCÈNE X

LIRMAY, MADAME DE LIRMAY, ROBERT, JULIEN.

MADAME DE LIRMAY, se jetant au-devant de Julien.

Monsieur de Nareuil!...

JULIEN.

Ma présence vous rappelle de tristes souvenirs, madame... Pardonnez-moi, c'est un devoir qui me ramène...

LIRMAY.

Monsieur...

JULIEN, à Lirmay, d'un ton calme.

Monsieur, je vous ai confié, il y a deux ans, une jeune fille pure et honnête... je la retrouve déshonorée... Je viens vous demander le nom du séducteur...

LIRMAY, terrifié.

Dans une heure, monsieur, je vous porterai le nom que vous voulez savoir.

JULIEN.

Merci, monsieur, je vous attendrai.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

Un salon chez Julien, ameublement confortable d'un appartement loué meublé. — Porte au fond, portes latérales au second plan, en pan coupé.

—

SCÈNE PREMIÈRE

RENÉE, JULIEN.

RENÉE, entrant.

Ah ! tu es revenu.

JULIEN.

Oui... je suis rentré plus tôt que je ne pensais.

RENÉE, après l'avoir regardé un instant en silence.

Tu es bien triste.

JULIEN.

Je le suis surtout pour toi.

RENÉE, avec découragement.

Il est dans nos cœurs une pensée que nous ne pouvons fuir, n'est-ce pas?... Quel changement entre nous!... mais toi, tu es resté le même, tu as gardé cette force des âmes

généreuses, l'abnégation ; heureux, tu as accepté ta part de mon malheur et tu ne m'as pas fait une question.

JULIEN.

J'ai craint...

RENÉE.

Tu as craint de me faire rougir.

JULIEN.

Renée...

RENÉE.

Ah ! tu dois me mépriser !

JULIEN.

Non, et quand le monde entier serait là pour t'accuser, je te défendrais. Je connais ton cœur, tu étais née pour la vertu.

RENÉE.

Oh oui ! je te le jure, et je ressens autant d'étonnement que de honte en songeant à ce que j'ai fait. Je ne cherche pas à me justifier... mais je t'assure que j'ai vécu deux ans... sans avoir conscience de ma situation ; on avait si bien perverti mes idées sur le monde, et sur tout, que quand la réalité cruelle, implacable, s'est tout à coup dressée devant moi... il m'a fallu réfléchir... pour comprendre ce que j'étais devenue.

JULIEN.

Pauvre Renée !

RENÉE.

Tu me plains... je suis bien coupable, mais j'étais seule dans le monde, je n'avais pas de mère. L'esprit plein de ces rêves de liberté, d'indépendance que fait éclore l'esclavage d'un couvent... j'étais folle!... cette curiosité de la vie, ces désirs de bonheur qui nous viennent à vingt ans, tout m'attirait... Enfin, que te dirai-je... Ma faute est dans ce mot... Il m'a manqué une mère, une protection.

JULIEN, vivement.

Tais-toi !... Car cette protection qui t'a manquée... je te la devais, moi.

RENÉE.

Tu t'accuses ?

JULIEN.

Oui, je m'accuse... J'aurais dû travailler au jour le jour, souffrir la misère et la faim près de toi, plutôt que de t'abandonner. Mais je te voulais riche !... J'aurais dû prévoir les dangers auxquels t'exposaient ta jeunesse, ton isolement !... Mais je te voulais riche...

RENÉE.

Pauvre Julien !... Tu te condamnes pour m'absoudre.

JULIEN.

Je dis vrai... Tu m'étais léguée par ta mère, mon devoir était de te défendre, de veiller sur toi comme un père... pardonne-moi de ne l'avoir pas fait.

RENÉE, avec effusion.

Mon ami, mon frère, te pardonner, moi !... Ah ! tiens, en te voyant si bon... je pleure enfin sur mon malheur. (Pleurant.) Tu ne me méprises pas ?... Tu m'aimes encore ?... Oh ! merci !

JULIEN, gravement.

Renée !... Je te rendrai le bonheur, dût-il m'en coûter la vie, je te le promets.

RENÉE.

Le bonheur !... Ah ! pauvre être dévoué, il n'en est plus pour moi, que dans ton amitié...

JULIEN.

Pourtant...

RENÉE, avec découragement.

Tu ne peux pas effacer mes souvenirs.

JULIEN, avec une grande hésitation.

Mais... si celui... que tu aimes...

RENÉE, vivement.

Julien... je t'en supplie!... ne me parle jamais de lui, ni de ce passé odieux...

JULIEN.

Mais... Renée...

RENÉE.

Épargne-moi, ne m'interroge pas... je ne puis rien te dire.

MADAME RENAUD, entrant.

Monsieur?

JULIEN.

Que voulez-vous, madame?

MADAME RENAUD.

Excusez-moi. Il y a là deux messieurs qui vous demandent.

JULIEN.

Ah! faites-les entrer dans ma chambre.

MADAME RENAUD.

Bon. (Elle sort).

RENÉE.

Qu'est-ce donc?

JULIEN.

Deux amis à qui j'ai donné rendez-vous. Je te quitte un instant.

RENÉE.

Va... (Lui prenant la main.) Pardonne-moi de garder mon secret.

JULIEN.

Oui... je te pardonne... Pauvre fille!

(Il sort.)

SCÈNE II

MADAME RENAUD, RENÉE.

MADAME RENAUD, rentrant.

Madame, j'ai porté votre lettre rue de la Victoire, je l'ai remise à la femme de chambre.

RENÉE.

Bien, merci.

MADAME RENAUD.

Elle a été très-étonnée, quand elle a appris que madame ne la conservait pas à son service; elle voulait venir prier madame de la garder.

RENÉE, vivement.

Vous ne lui avez pas donné mon adresse, surtout ?

MADAME RENAUD.

Oh! non, madame, vous m'aviez trop bien recommandé le secret là-dessus.

RENÉE.

Je vous en remercie.

MADAME RENAUD, s'en allant.

Si madame avait encore besoin de moi...

RENÉE.

Oui... je vous appellerais.

MADAME RENAUD, sortant.

A votre service, madame. (Au moment où elle ouvre la porte, paraît Lirmay.) Tiens, une visite... Entrez, monsieur. (Elle sort.)

SCÈNE III

RENÉE, LIRMAY.

RENÉE, avec terreur.

Vous?

LIRMAY, avec une froideur affectée.

Ma présence vous trouble? Il paraît que vous ne m'attendiez pas.

RENÉE.

Que venez-vous faire ici?

LIRMAY.

Rassurez-vous, je ne viens pas vous poursuivre... j'espérais même ne point vous rencontrer. Je ne croyais pas qu'en un seul jour vous pussiez rejeter le passé comme un fardeau incommode.

RENÉE, très-agitée.

Je vous en prie... je vous ai dit hier ma détermination irrévocable. Ne cherchez plus à me revoir.

LIRMAY, avec amertume.

Ce langage est précis : j'ai pris votre existence pendant deux ans; oubliez-le, guérissez votre cœur, si vous le pouvez.

RENÉE.

Oh ! taisez-vous, par grâce. Je suis plus à plaindre que vous... Mais partez... Julien est ici, il pourrait revenir.

LIRMAY, avec calme.

Eh bien !... c'est lui que j'attends.

RENÉE.

Lui?...

LIRMAY.

Il est venu demander le nom de... celui que vous aimez; je viens le lui dire.

RENÉE.

Vous oserez ?... vous !

LIRMAY.

Il veut vous venger ; il est votre parent, je dois lui répondre.

RENÉE.

C'est impossible !... Vous ne pouvez pas oublier que vous êtes un homme d'honneur, vous n'avez pas le droit de me trahir.. Je ne veux pas qu'il vous connaisse.

LIRMAY, d'un ton amer.

Vous tremblez trop pour moi.

RENÉE.

Oh! quittez ce ton de raillerie, ce moment est grave... Si vous m'avez aimée, ayez pitié de moi et n'ajoutez pas à mon malheur.

LIRMAY.

Si je vous ai aimée !... Vous en doutez ?

RENÉE.

Non, je n'en doute pas, et c'est pour cela que je m'adresse à votre cœur,

LIRMAY.

Mon cœur ? Ah ! oui, vous l'avez cruellement éprouvé ! — Ah ! tiens, Renée, tu me supplies... Eh bien ! c'est moi qui te demande pitié ; je tairai tout à Julien ! je supporterai ses reproches... ses insultes, mais ne m'abandonnes pas. Reviens !

RENÉE.

C'est impossible !

LIRMAY.

Ce qui est impossible, c'est que je vive sans toi. Je n'ai plus de courage pour lutter. J'ai fais le serment de ne plus te revoir... je n'ai pas la force de le tenir... Sauve-moi du désespoir, de la folie... Reviens !...

RENÉE.

Oh ! jamais !

LIRMAY.

Jamais ?...

RENÉE.

Jamais !

LIRMAY.

Eh bien ! que le malheur retombe sur toi !... Tu me repousses ?... Ah ! tu fais bien, car j'allais fuir devant un homme qui me demande raison de ta faute. Je reste, et je lui répondrai.

RENÉE.

Monsieur !... Ah ! nous avons bien ce que nous méritons dans cet indigne débat où la honte se rejette de l'un à l'autre... Vous regrettez votre amour, moi je pleure ma vie perdue... Je ne vous accuse pas !... mais interrogez-vous, et dites si je n'ai pas le droit de vous défendre de consommer ma perte par un éclat.

LIRMAY.

Cet éclat, ce n'est pas moi qui l'ai cherché.

RENÉE.

Eh bien ! laissez-moi parler à Julien avant vous ; qu'il soit préparé... que, dans la colère, ni vous ni lui ne laissiez tomber un de ces mots qui tuent. Laissez-moi m'accuser moi-même ; oserez-vous me refuser cette grâce ?

LIRMAY.

J'y consens, voyez-le avant moi ; mais réfléchissez, Renée; si vous restez ici, quoi qu'il arrive, je ne puis me soustraire à cette loi de l'honneur vulgaire : je dois offrir ma vie pour payer ma dette...

RENÉE.

Oh ! quand Julien m'aura entendue, il ne vous demandera plus rien. Maintenant, je vous en conjure, partez !...

LIRMAY.

C'est votre dernier mot ? ni mes pleurs, ni la pensée que je deviendrai fou de douleur ne peuvent vous toucher ?...

RENÉE, avec amertume.

Oh ! depuis hier, mes yeux sont dessillés. A présent, je sens ma honte ! Épargnez-moi !

LIRMAY.

Vous ne m'aimez plus ?

RENÉE.

Non.

LIRMAY, d'un ton acerbe.

C'est bien ! que notre sort s'accomplisse. Je reviendrai ; mais, songez-y... si je le tue... c'est vous, vous qui l'aurez tué ! (Il sort.)

RENÉE, seule.

Mon Dieu ! que faire ? Comment oserai-je dire à Julien ?.. Il veut me venger !... Ils vont se battre !... Ah ! je dois prévenir ce malheur ! (Voyant entrer Julien.) Julien !...

SCÈNE IV

RENÉE, JULIEN.

JULIEN.

Qu'as-tu ?... tu es tremblante...

RENÉE, très-agitée.

Julien, j'ai cru à ton pardon complet, absolu; j'ai cru que tu m'épargnerais en ne soulevant pas le voile que je veux jeter sur ma honte. Mais ce que tu ne m'as pas demandé à moi, tu l'as demandé à d'autres.

JULIEN.

Qui t'a dit ?...

RENÉE.

Je le sais, tu le vois.

JULIEN.

Eh bien ! oui, j'ai voulu t'épargner toute explication. Mais... n'ai-je pas un devoir à remplir ?

RENÉE, de même.

Non, je t'en supplie ! ne cherche pas à pénétrer dans ce passé. Tu ne peux rien pour moi, je suis perdue.

JULIEN, avec calme.

Mais si tu as aimé un honnête homme... pour lui, tu n'es pas déchue ; s'il est riche, tu l'es aussi par moi. Je te donne toute ma fortune, il peut t'épouser.

RENÉE, consternée.

Que dis-tu ?

JULIEN.

Tu n'es pas, ce me semble, de ces filles qu'on séduit, qu'on paye et qu'on quitte.

RENÉE.

Julien !

JULIEN.

Je ne ferai rien dont ton orgueuil ait à souffrir... mais laisse-moi du moins chercher à te relever.

RENÉE.

Ah ! je ne veux ni réhabilitation ni vengeance ! Il n'est plus pour moi de bonheur que dans l'oubli.

JULIEN, avec dignité.

Ce n'est pas le bonheur que je t'offre, c'est l'honneur.

RENÉE.

Julien, il ne s'agit que de moi, et...

JULIEN.

Que de toi?... Mais est-ce que je ne porte pas ton nom?... Écoute, Renée, aujourd'hui je n'ai que deux routes à suivre : ou te mépriser en t'abandonnant pour n'être pas ton complice, ou montrer que ton honneur valait quelque chose en l'abritant du mien... Choisis.

RENÉE.

Ah ! je n'avais pas prévu...

JULIEN.

Tu n'avais pas prévu ? Mais quand une femme commet de pareilles fautes, est-ce qu'elle n'y engage pas tous les siens ? Un mari, des enfants, un frère qui doivent la défendre ?... Il n'y a pas de milieu dans ces situations ; pour rester digne, il faut protéger la femme ou la renier.

RENÉE, suppliante.

Julien, oui, c'est vrai; mais prends pitié de moi, tu me brises... Je t'en conjure par tout ce que je te dois...

JULIEN, avec chaleur.

Crois-tu que mon cœur ne saigne pas? Mais sache donc tout: j'avais mis en toi ma vie, mes espérances de bonheur; je souffre toutes les tortures de la jalousie!...

RENÉE.

Julien!...

JULIEN.

Je veux te marier, te donner à un autre... et je t'adore!...

RENÉE, avec terreur.

Que dis-tu... Julien!... tu m'aimes?...

JULIEN.

Oui... je t'adore!...

RENÉE.

Mon Dieu! qu'ai-je fait!... Malheureuse!...

JULIEN.

Comprends-tu, maintenant, que je veux ta réhabilitation ou ma vengeance?...

RENÉE.

Oui, mais je t'en supplie, un éclat, songes-y donc!... révélera ce qui est resté secret jusqu'à ce jour. On ignore tout.

JULIEN.

Mais il est un homme qui sait, lui!

RENÉE, avec désespoir.

Son intérêt même lui commande le silence.

JULIEN.

Mais toute la famille de monsieur de Lirmay?...

RENÉE, l'implorant.

Ils se tairont, je te le jure... La réparation est impossible.... Je meurs à l'idée d'un duel...

MADAME RENAUD, entrant et annonçant.

Madame de Lirmay!

RENÉE, atterrée.

Elle!...

JULIEN.

Faites entrer.

RENÉE, éperdue.

Oh! je ne veux pas la voir... je mourrais de honte.

JULIEN.

Renée!...

RENÉE.

Laisse-moi!... laisse-moi me cacher!...

(Elle sort vivement.)

SCÈNE V

JULIEN, MADAME DE LIRMAY.

JULIEN.

J'attendais monsieur de Lirmay, madame.

MADAME DE LIRMAY, dans la plus grande agitation.

Il n'est pas venu?... Ah! Dieu soit loué, j'arrive à temps! — Monsieur, vous me parliez il y a trois jours de votre reconnaissance, je viens aujourd'hui vous implorer.

JULIEN.

M'implorer?...

MADAME DE LIRMAY, de même.

Oui, vous voulez venger Renée... je l'ai compris... C'est peut-être un devoir pour vous, mais j'ai compté sur votre cœur; les hommes, je le sais, croient effacer l'outrage en répandant du sang.

JULIEN.

Madame !...

MADAME DE LIRMAY.

Je ne défends pas le coupable... Mais il est auprès de lui des innocents, une famille qui tremble à la pensée que votre vengeance va jeter sur eux le scandale, la honte, et peut-être le deuil.

JULIEN.

Madame, vous vous effrayez à tort... Je n'ai point parlé de vengeance, et j'espère n'en point venir là.

MADAME DE LIRMAY.

Oui, vous y renoncerez, n'est-ce pas?... Hélas! ce malheur que je voudrais racheter au prix de ma vie, il est irréparable!... Rejetez la faute sur moi, j'ai mal protégé l'enfant que vous m'aviez confiée; mais soyez généreux, songez que c'est atteindre aussi Renée dans sa réputation...

JULIEN.

J'y songe, madame; j'aborderai sans colère celui qui l'a perdue. Je lui demanderai de réparer sa mauvaise action.

MADAME DE LIRMAY.

Que dites-vous, monsieur? .. Mais... un mariage est impossible!

JULIEN.

Impossible?... Mais si cela était, madame, qu'invoqueriez-vous donc pour le défendre?

MADAME DE LIRMAY, suppliante.

Oui, votre colère est légitime... mais ayez pitié de mes larmes...

JULIEN, avec embarras.

Madame... je vous en supplie!... Vous savez ce que je dois souffrir... Eh bien!... je verrai monsieur de Lirmay.

MADAME DE LIRMAY, éperdument.

Au nom du ciel! ne lui demandez rien, à lui!

JULIEN, étonné.

Comment? — Madame, écoutez-moi... je ne saurais oublier la protection que vous m'avez offerte un jour...

MADAME DE LIRMAY.

Monsieur...

JULIEN.

Je sais que votre caractère est au-dessus de tout soupçon; on a trompé votre confiance; vous n'avez pas pu prévoir une séduction... dont je connais l'auteur, maintenant.

MADAME DE LIRMAY.

Vous savez...

JULIEN.

Oui; à vos larmes, à vos craintes, j'ai tout compris; c'est dans votre maison... dans votre famille, que je dois chercher le coupable.

MADAME DE LIRMAY, avec confusion.

Monsieur...

JULIEN.

Vous redoutez une explication entre monsieur de Lirmay et moi... Eh bien! je m'adresse à votre cœur... Une pauvre fille est perdue... vous êtes mère, aidez-moi à la sauver.

MADAME DE LIRMAY, vivement.

Oh ! parlez, et quoi que vous exigiez, je vous le jure, je le ferai.

JULIEN.

Je ne puis accepter qu'une réparation... Ma sœur a été séduite par votre fils...

MADAME DE LIRMAY, épouvantée.

Mon fils !... Monsieur, que dites-vous ?

JULIEN.

Mais... n'est-ce pas pour lui que vous tremblez ainsi?

MADAME DE LIRMAY.

Mon fils !... ce n'est pas mon fils !

JULIEN.

Ce n'est pas lui ?

MADAME DE LIRMAY, d'une voix brève.

Non...

JULIEN.

Mais qui donc alors?... (Comme subitement frappé d'une pensée.) Votre mari ?...

MADAME DE LIRMAY, se trahissant par sa terreur.

Monsieur !...

JULIEN, avec éclat.

Votre mari !... Oh ! c'est impossible !... et je veux savoir la vérité... Renée !

(Il se dirige vers la chambre de Renée, elle apparaît aussitôt, il la prend par la main et la traîne devant madame de Lirmay.)

SCÈNE VI

JULIEN, RENÉE, MADAME DE LIRMAY.

RENÉE, atterrée.

Julien !...

JULIEN, d'une voix frémissante.

Est-ce son fils, ou son mari ? — Lequel des deux, réponds !

RENÉE, n'osant lever la tête, d'une voix brisée par la honte.

Ce n'est pas son fils !

JULIEN.

Oh !... Mais tu es aussi infâme que lui !... ta bienfaitrice ?... (La jetant à terre.) A genoux, malheureuse !... à genoux !

RENÉE.

Madame...

MADAME DE LIRMAY, à Renée.

Ah ! relevez-vous, ce n'est pas l'heure des supplications; si votre repentir est sincère, jetez-vous entre ces deux hommes qui vont se tuer. Je puis encore vous pardonner si vous sauvez mon mari ; je l'aime, moi, d'un amour saint et pur; c'est le père de mes enfants, c'est mon cœur, c'est ma vie !

RENÉE.

Mon Dieu !

MADAME DE LIRMAY.

Vous hésitez ?... N'aurez-vous de courage que pour le mal ? Humiliez-vous ! Je m'humilie bien, moi. C'est pour vous venger qu'ils vont se battre ! comprenez-le donc !... Mais vous

ne m'avez pas pris mon mari sans l'aimer !... C'est à vous de le défendre ! — Vous, sa complice, vous... par qui j'ai tant pleuré... Allons, obtenez sa vie... j'attends.

JULIEN.

Madame !... ah ! je renonce à me venger... mais partez... que je ne le voie pas.

MADAME DE LIRMAY.

Oui, oui, je vais... (A ce moment apparaissent Lirmay et Robert : elle se précipite au-devant de son mari.) Va-t'en ! va-t'en !

SCÈNE VII

LES MÊMES, ROBERT, LIRMAY.

LIRMAY.

Toi ici ?

MADAME DE LIRMAY.

Pardonne-moi !... je voulais te sauver !

LIRMAY.

Me sauver ! (Fièrement à Julien.) Ah, çà ! monsieur... suis-je de ces gens... pour qui les femmes implorent ?

MADAME DE LIRMAY.

Mon ami...

JULIEN, avec fureur.

Vous osez ?

LIRMAY, d'un ton calme.

Si je vous dois une réparation, monsieur, me voici.

JULIEN.

C'est vous qui parlez ainsi ?... Oui, vous me devez une vengeance et je vais la prendre.

MADAME DE LIRMAY.

Ah! mon Dieu!

JULIEN.

J'ai juré à votre sainte femme de ne pas me battre avec vous... mais je n'ai pas promis que je ne vous dirais pas ce que vous êtes.

LIRMAY.

Monsieur!

JULIEN, montrant madame de Lirmay.

Je viens de la voir suppliante, demandant votre vie, vous voyez bien qu'il ne s'agit plus de duel entre nous. Votre bravoure est connue de tous... Mais ce que je connais, moi... c'est la lâcheté de votre cœur!

LIRMAY, avec rage.

Vous m'insultez?

JULIEN.

Il n'y a plus d'insultes entre nous!... Nous ne sommes plus égaux devant ces deux femmes... Je suis votre juge, je suis la vérité et vous êtes la débauche.

LIRMAY, avec fureur.

Ah!

MADAME DE LIRMAY, épouvantée.

Je t'en prie! (A Julien, l'implorant) Monsieur!...

JULIEN.

Vous avez torturé votre femme, elle a traîné sa vie dans les larmes. — A cette jeune fille qui vous était confiée, vous avez fait un avenir de honte, vous avez corrompu son cœur, son esprit, vous l'avez mise sur cette pente où l'on

ne s'arrête plus; sa vie serait brisée si moi, qui l'eusse faite heureuse et respectée, je n'étais pas là pour la sauver. Voilà ce que vous avez fait!... Maintenant, sortez, car il est des hommes avec lesquels on ne se bat pas... on les tue.

ROBERT.

Monsieur!

JULIEN, avec hauteur.

Ce n'est pas à vous que je parle.

LIRMAY, avec rage.

Ah! (Il se dégage brusquement des mains de sa femme et bondit jusqu'à Julien.)

MADAME DE LIRMAY, à son mari.

Mon ami!... par pitié!...

LIRMAY, à Julien.

Oh! vous me payerez ces paroles!...

JULIEN, se croisant les bras, d'un ton calme et méprisant.

Regardez donc derrière vous. (Lirmay se retourne, voit sa femme presque évanouie et Robert lui donnant des soins.)

LIRMAY, se précipitant vers Mme de Lirmay.

Ah! pardonne-moi! j'oubliais que pour toi je dois tout subir... (A Julien, d'une voix brève.) Vous l'avez dit, monsieur... je ne puis pas me battre, ma vie ne m'appartient plus... Je vous dois une réparation... je m'humilie devant vous et... je vous demande pardon.

JULIEN, avec colère.

Vous demandez pardon?

LIRMAY.

Prenez garde, monsieur, il me faut du courage pour faire ce que je fais...

JULIEN.

Vous parlez de votre courage! que peut-il réparer? et que deviendrait votre victime si je n'étais pas là?... Votre courage?... comparez-le au mien... Pour la sauver... moi, je l'épouse!

RENÉE, atterrée.

Julien, que dis-tu?... c'est impossible!...

JULIEN, la repoussant.

Ah! tais-toi! tais-toi!... j'ai besoin d'oublier! (Il tombe sur un divan et sa colère se fond dans des larmes.)

ROBERT, à Lirmay.

Voilà un homme que les uns jugeront fou et les autres sublime!

LIRMAY, atterré et comme effrayé de sa pensée.

Robert. . nous ferons demain ce que vous m'avez demandé.

ROBERT.

Ah! ma foi, non!... Si vous devenez vieux... j'aime mieux rester jeune.

FIN.



25

LA

SECONDE JEUNESSE

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES ET EN PROSE

PAR

MARIO UCHARD

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 27 avril 1859

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A. BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS
1859

Prix : 2 fr. 50

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle. — A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

